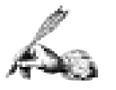
Sommaire



Nous avions réussi à maintenir en l'état nos tarifs d'abonnement depuis 2006, c'est-à-dire depuis quatre ans. Cependant, les frais postaux, qui ne sont pas négligeables, ne cessant d'augmenter, nous devons nous rendre à l'évidence : la survie de la revue nous oblige à réviser nos tarifs à partir de 2011. Vous pouvez constater à l'examen du bulletin d'abonnement (page 289) que ce réajustement se situe dans des proportions raisonnables. Mais, comment l'éviter ?

D'autre part, pour faciliter la tâche de l'administratrice qui, comme nous tous, est bénévole, nous demandons instamment à nos abonnés d'acquitter leur réabonnement **au cours du 1er trimestre 2011** ; il ne nous sera pas possible d'envoyer des lettres de rappel au printemps. Nous comptons donc sur votre amitié et vous remercions à l'avance de votre aide et de votre compréhension.

De même, ne manquez de nous informer dans le cas où vous ne seriez pas désireux de vous réabonner. Enfin, fidèles à une tradition initiée par nos illustres prédécesseurs et comme par le passé, nous traiterons fraternellement et en toute discrétion les courriers d'abonnés se trouvant momentanément en grande difficulté.

En partenariat avec la revue et en association avec le « Cercle Phaneg », le « Germe » (Groupe d'Étude et de Réflexion sur le Mysticisme Ésotérique) poursuit ses activités et organise chaque mois une rencontre autour d'un conférencier et d'un sujet de réflexion. Chaque conférence est suivie d'un échange de vues généralement fructueux. L'entrée est libre et gratuite. Le programme et l'adresse de ces réunions figurent sur la dernière page de chaque numéro ainsi que sur le site internet de la revue. Par ailleurs, nous étudions toujours avec intérêt les propositions de conférences émanant de nos abonnés.

Depuis quelques années, la revue possède un site internet (www.initiation.fr). Ce site est en cours de restructuration et se déclinera de la manière suivante :

- une partie du site sera accessible à tous et comprendra les sommaires de l'ancienne série (1888-1914) et de la nouvelle série (1953-2010) ; ils seront progressivement mis en ligne au cours de l'année 2011. De nouvelles rubriques sur la franc-maçonnerie, sur le martinisme et les traditions initiatiques verront rapidement le jour. Sur simple inscription gratuite, il sera possible de recevoir régulièrement par courriel une lettre d'information. Un sondage vous permettra de faire connaître les thèmes que vous aimeriez voir développer dans la revue.
- une autre partie du site ne sera accessible qu'aux abonnés à la revue. De nouveaux services seront proposés dans cet « espace abonnés » : la possibilité de télécharger des anciennes revues au format « pdf », celle de consulter des documents et articles classés dans une base de connaissances, etc. Un forum de discussion pourra aussi voir le jour.

Les abonnés désireux d'avoir accès à cette partie privée du site devront indiquer sur le bulletin d'abonnement leur adresse courriel ; ils recevront par retour un code leur permettant d'y accéder.

Comme tout site internet, le nôtre est évolutif et toutes les suggestions en vue de son amélioration seront bien accueillies.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous apportent leur aide de diverses manières et nous permettent ainsi de poursuivre, après nos maîtres Papus et Philippe Encausse, la publication de cette revue âgée de 122 ans et toujours… jeune et dynamique.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

*La direction, la rédaction, l'administration
et tous les collaborateurs de la revue présentent
leurs meilleurs vœux à tous nos abonnés et amis.*

*Que 2011 voit s'exaucer leurs désirs les plus chers
et leur apporte la paix et le bonheur !*

Tu connais donc Saint-Martin ?

Par Sœur Thérèse de la Rose+Croix, S.I.L.I.

Une tentative de présentation du Martinisme

Bien que Robert Ambelain ne soit pas papusien, c'est une phrase de Papus, relevée incidemment au détour d'un article, qui nous servira de repère :
« Le Martinisme est une chevalerie chrétienne qui utilise librement les sciences traditionnelles. »

L'esprit de **chevalerie** du Martinisme est sa seule référence en matière d'éthique et de morale. Donc on veillera à ne pas enfermer son Frère ou sa Sœur dans sa propre vision de l'éthique et de la morale. Une étude attentive de l'enseignement de Jésus résout en général les questions que peut se poser un martiniste. La mise en pratique du chapitre 14 de la lettre aux Romains sera également fructueuse.
Le Tibet décrit la source de tous les maux du cœur par un coq et un serpent qui sortent de la gueule d'un porc. Le coq est la soif d'avoir et d'être, et le serpent la soif de ne pas avoir ou de ne pas être : ils sortent tous deux de la bouche de l'ignorance. Le principal combat du chevalier martiniste est donc de tuer l'ignorance, cochon innocemment familier ou dragon totalitaire effrayant. Cela se gagne d'abord en reculant les bornes de sa propre ignorance.
Comme le chevalier des Temps Aventureux, la filiation à son Initiateur est un lien lumineux dont le martiniste garde mémoire. Cela est symbolisé par la *cordelière* et par l'emploi de l'épée à différentes étapes du Rituel.

Etre **chrétien**, en Martinisme, n'est pas adhérer obligatoirement à une religion ou à un mouvement gnostique, quels qu'ils soient, qui inclut Jésus le Christ. C'est choisir Jésus comme Instructeur suprême, tel qu'il apparaît dans les 21 chapitres de l'évangile selon saint Jean et les trois autres évangiles, ainsi que le firent par exemple Sédir ou maître Philippe de Lyon. C'est en ce sens que l'étude de la Bible fait partie de la formation intellectuelle du martiniste. Rester relié à l'Un sans second, à la Cause sans cause, permet d'œuvrer en chevalier martiniste toujours et partout, quelles que soient les circonstances.
Aucun Frère ni aucune Sœur ne fera de prosélytisme pour imposer son point de vue ; et, restant ouvert aux expériences des autres, il ne

se laissera pourtant imposer aucun autre point de vue que celui que sa propre vie intérieure fait naître en son cœur, ce qui est symbolisé par le *manteau*.
Un temps privilégié chaque matin et chaque soir sera réservé à un dialogue cœur à Cœur avec l'Un, en suivant, par exemple, les Quatre Clefs : « **Merci – Pardon – S'il te plaît – je T'aime** ». Chaque clef ouvre une porte du c?ur pour Lui parler et écouter Sa réponse. Chacun organisera ce quart d'heure de Rencontre Sacrée suivant son désir martiniste et suivant sa vocation personnelle, mais sans le délaisser ensuite par lassitude, désintérêt ou emploi du temps non ajusté à ces deux quarts d'heure incompressibles. L' « homme de désir » utilise sa volonté et non ses émotions pour persévérer.
Chaque mot de cette prière-ci est un point de départ pour la journée et un tamis pour le bilan du soir :

« Fais de nous, ô Jésus, les vrais et fidèles chevaliers du Temple de Ton Cœur, pour la gloire du Père, le bonheur de tous les êtres et le déploiement de l'envergure de notre âme. »

La note chrétienne du Martinisme est symbolisée par la *robe* et le *manteau*, selon qu'il est écrit : « Revêtez-vous du Seigneur Jésus le Christ » (Romains 13 :14) et « Revêtez-vous de la CARITAS » (Colossiens 3 :14).

Utiliser concrètement ce qu'on a appris intellectuellement ou psychiquement est une des vibrations spécifiques du Martinisme. Si on découvre des techniques et des notions sans les appliquer dans la vie quotidienne, en dehors des réunions rituelles, on bâtit sur le sable ; les pluies, les vents (même mot que « esprits » en grec) et les « hommes du torrent » abattent facilement cette construction sans fondations.

Le Martinisme demande d'œuvrer pour le bonheur de toute l'humanité, en commençant par son entourage le plus proche, et il donne des outils pour le faire. Que cela se fasse sans gloriole ni vanité, si discrètement que la main gauche ne voie pas ce que donne la main droite. L'anonymat du bienfait est symbolisé par le *masque*, ainsi que par les *gants* qui empêchent toute trace personnelle. La pureté du geste juste (sans taches de soif d'argent ou de soif de pouvoir) est symbolisé par le *blanc des gants.*

Cette mise en pratique s'effectue **librement**, sans frein ni censure, aussi loin que le cherchant peut aller ; il ajustera de lui-même ses travaux dans le double but de l'utilité pour le Bien Commun de son Ordre martiniste et de l'utilité pour lui-même, déployant ainsi l'envergure de son âme.

Les **sciences traditionnelles**, à l'époque de Papus, étaient la Kabbale, l'Alchimie, l'Astrologie, les arts (musique, poésie, peinture, architecture, géométrie sacrée…) et des mancies supérieures comme le Tarot, la Géomancie et le Yi King. Chaque martiniste ayant une compétence solide dans un domaine traditionnel aura à cœur de continuer ses travaux et de partager ses découvertes avec ses Frères et Sœurs de l'Ordre tout entier.

Se sachant humble continuateur des Maîtres Passés et des grands cœurs qui éclairèrent l'humanité en tout temps, le martiniste voit dans le drapé de son *manteau* le vêtement immémorial de l'Adepte.

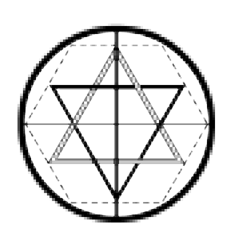
L'appartenance à un eggrégore est symbolisé par le *pantacle*, bijou de l'Ordre, qui est porté différemment suivant les grades et les degrés. En cas de voyage ou de persécution, le pantacle est à lui seul la vêture rituelle du martiniste.

Tout cela étant rendu possible par un eggrégore efficace, on aura à cœur, au coup de midi, où qu'on soit, de se relier au Tout avec une formule du genre de celle-ci :

« O …, pour mieux T'aimer je Te demande, pour tous les Frères et Sœurs et pour moi, l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité en actes dans toutes les circonstances de la vie. »

Quel chevalier arthurien peut vivre une aussi belle quête ? Car nous, nous sommes sûrs que chaque martiniste peut découvrir son Graal qui l'attend au bout de son chemin, s'il ne cesse d'avancer.

C'est la joie que je vous souhaite.





Dans cette tombe du cimetière du Père-Lachaise, récemment restaurée, reposent les enveloppes terrestres de Papus († le 25 octobre 1916), de Philippe Encausse († le 22 juillet 1984) et de Jacqueline Encausse († le 16 février 2006).

Elle est toujours fleurie par leurs nombreux et fidèles admirateurs.

Les « Journées Papus » 2010 se sont déroulées du 22 au 24 octobre.

Le vendredi 22, dans la soirée, une conférence du professeur Antoine Faivre a été, comme toujours, fort appréciée par son auditoire.

Le dimanche 24, à 10 heures du matin, comme chaque année, nous nous sommes retrouvés autour de la tombe de Papus, de Philippe et Jacqueline Encausse.

Puis, à 12 heures, un banquet nous a réunis au restaurant du Grand Orient de France, 16, rue Cadet, Paris 9e. Au cours de ce banquet, la fraternité et la bonne humeur se sont conjuguées pour le bonheur des convives parisiens et provinciaux et une vibrante chaîne d'union a clos cette fraternelle rencontre. *Ce n'est qu'un au revoir…*

Nous tenons à saluer ici le dévouement de Maria et Emilio Lorenzo qui, chaque année, organisent avec compétence ces « Journées Papus ». Qu'ils en soient remerciés !

La rédaction.

L'Ordre Hospitalier de Saint-Lazare

Par Jean Clergue-Vila



GHIOTTO La résurrection de Lazare

Après avoir traité de l'Ordre des chanoines de Saint-Antoine,
voilà une approche de l'Ordre hospitalier de Saint-Lazare.
Puisant tous deux leurs sources aux origines de la chrétienté,
ils ont cheminés, parallèlement, à l'ombre de divers protecteurs.
Les maux traités restaient assez proches
et grand fut le développement européen
de leurs actions caritatives et hospitalières.
Comme précédemment et dans le cadre du thème général,
il sera procédé aux approfondissements de points particuliers.

Devenus honorifiques, les ordres chevaleresques issus de l'Ancien Régime tentent de justifier de leurs résurgences à travers un certain nombre d'actions caritatives. Mais, dans un contexte de plus en plus ardu techniquement et devenu presque professionnel, face à la multiplication des O.N.G. et à leur spécialisation, faute de moyens financiers suffisants, ces actions caritatives demeurent ponctuelles et ceci malgré le grand dévouement des membres de ces « *néo-ordres* ». Tout un usage cérémoniel se rétablit ou se maintient, pour combler les nostalgies d'apparat chevaleresque, les rites, les uniformes, les grades et les médailles. On se réunit pour se féliciter des actions du trimestre ou de l'année, aussi bien que pour glorifier et entretenir l'histoire légendaire des fondateurs et celle de leurs successeurs…

Ceci n'est pas méchant et ne ferait de mal à personne, sinon que d'hagiographie en hagiographie il devient de plus en plus difficile de distinguer le vrai du probable, de l'incertain ou du falsifié. Si une certaine modération prévaut désormais au contact des méthodologies de l'historiographie moderne, il n'en fut pas le cas dans les siècles passés. Ainsi, en 1649, un auteur connu par ses seules initiales se permettait de rédiger des Mémoires de l'Ordre de *Saint-Lazare*[1] avec « *Approbations des Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, du 7 octobre 1647*» et « *Privilège du Roi du 20 septembre 1648* ». On reste confondu devant l'amas d'inventions accumulées ! Qu'il en soit apprécié par ces quelques extraits sur les origines supputées de l'ordre :

[1] Ordre Militaire de Notre-Dame et de Saint-Lazare, mémoires, statuts, rituels. *1649, par L.P.C.D.M. Editions du Prieuré 1992. I.S.B.N. 2-909672-02-6. p 16-21.*

« Entre les Ordres des Chevaliers chrétiens, on doit donner le premier rang à celui de Saint-Lazare, puisque son institution est presque aussi ancienne que celle de l'Eglise et que les fondements en furent jetés en la ville de Jérusalem, capitale du monde, par ceux que Jésus-Christ en avait fait les Princes. ». « Les premiers desseins en furent pris au premier Concile de l'Eglise, célébré en Jérusalem par les apôtres avant leur dispersion, l'an 34 de la naissance de Jésus-Christ. ». Après cette affirmation d'une origine définie par les Apôtres eux-mêmes, il s'ensuit un prime éloge de *« la CHARITE en chef »* et de sa gestion par un organisme *« des premiers frères Hospitaliers de la Religion.* ». Outre les théologiens de la faculté de Paris, de telles affirmations ont bien reçu *« le consentement du Vicaire général du Cardinal-Archevêque de Lyon, le 15 octobre 1647.*». Ainsi va l'Histoire ou du moins les historiettes, reprises et augmentées…

Les néo-ordres actuels de Saint-Lazare, car ils se trouvent plusieurs à se disputer la légitimité de cette appellation et parfois devant les tribunaux, ces « ordres » donc tiennent sites sur le Net et l'on peut constater comment les « histoires » de l'Ordre y sont présentées. Parfois, il semblerait que ce ne soit qu'un long fleuve tranquille dont le cours ne fut stoppé que par la Révolution. On en oublie ses dissolutions, ses états exsangues pour des raisons diverses, ses reprises dans des conditions très intéressées et peu avouables, etc. C'est ce que nous allons tenter de démêler au long de ce trop bref article.

Saint Basile et la réforme du monachisme

Il a été écrit, dans le numéro précédent de la présente revue, que l'Ordre des Antonins et celui de Saint-Lazare avaient un terreau commun : la Thébaïde égyptienne. Les reliques d'Antoine le Grand, fondateur avec Pacôme du cénobitisme, sont à l'origine de la vocation hospitalière antonine. De même c'est par la visite de la même Thébaïde, vers les années 350, que Basile de Césarée (329-379) forgea sa conception d'un monachisme plus équilibré et d'une sorte de règle-mère. Elle a perduré jusqu'à nos jours dans les couvents d'Orient et Benoît de Nursie s'en est inspiré pour former la règle bénédictine occidentale. Basile de Césarée est important à connaître pour mieux comprendre l'orientation que prendront les futures activités lazaristes.

Originaire d'un milieu aisé, Basile évolue dans une famille très engagée en action ecclésiale. Il a des parents évêques ou moniales et lui-même est attiré par la vie monacale. Pendant deux ans, il se rend en Syrie, en Palestine et en Égypte afin d'observer et de découvrir les personnes menant une vie de cénobite ou d'anachorète. De ses séjours au Moyen-Orient, Basile retire que l'idéal de vie monastique ne se trouve pas dans les grandes colonies de moines qui existent en Égypte, ni dans les ermitages qu'il a rencontrés dans le désert. Il trouve que les importants rassemblements de moines sont trop actifs et bruyants et que les ermitages oublient la charité et l'humilité : *« Si vous vivez à l'écart des hommes comment pourrez-vous vous réjouir avec les heureux et pleurer avec ceux qui souffrent ? Et comment vous exercerez-vous de l'humilité, vous qui n'avez personne devant qui vous humilier ?* ». Basile souhaite donc que les monastères soient d'une taille raisonnable où le supérieur du couvent puisse être en rapport suivi avec chaque frère. De plus, Basile de Césarée s'oppose à l'austérité systématique qu'il a observée lors de son séjour en Orient. Même s'il pratique une vie de privation, il refuse les trop grandes ascèses, celles-ci devant rester modérées.

La règle de Basile contribue à rapprocher les moines du clergé séculier. Dans les monastères orientaux, les moines avaient l'interdiction de devenir prêtre. Basile défend la présence de prêtres dans les monastères, alors même que Pacôme de Tabennesis refuse catégoriquement que ses moines reçoivent l'ordination presbytérale. Il souhaite que les monastères soient proches des villes, certes coupés physiquement et moralement du monde, afin de pouvoir aider à l'instruction chrétienne et aussi pour être un exemple de vie chrétienne.

Sur de telles bases, Basile constitue un ordre dont il rédige les règles vers 361, en tant que prêtre. Il écrit au Pape Libère en 363, qui confirme le bienfait de ces règles monacales, comme le Pape Damase Ier en 366 et le Pape Léon en 456. L'ordre fondé par saint Basile se propage rapidement en Orient, au point de devenir l'un des ordres de référence de la vie cénobitique orthodoxe. Benoît de Nursie s'inspire de telles conceptions pour édicter la future règle de saint Benoît, jouant un rôle fondamental dans le développement du monachisme occidental bénédictin, cistercien et chartreux.

Un autre aspect intéressant du futur Saint Basile est son souci des questions pratiques et matérielles [2]. En 370, il devient évêque de Césarée. L'administration du diocèse est marquée par l'engagement social, Basile développe une véritable assistance publique. Il fonde dans chaque circonscription de son diocèse un hospice recevant les pauvres et les malades. À Césarée, il construit un établissement complet, une petite ville autour de l'église, avec un hospice de vieillards, un hôpital, une hôtellerie pour les voyageurs et les pèlerins, les logements des gens de service, des écoles pour les orphelins de la ville, le tout financé par l'Église. Cet ensemble est nommé « *Basiliade* » en l'honneur de son fondateur. Saint Basile devient un précurseur du christianisme social, alors que l'Eglise, s'ouvre au monde et met en application les incitations caritatives du Christ. C'est dans un tel contexte que pourra mieux s'apprécier la création et le développement du monastère de Saint-Lazare de Jérusalem puis des établissements s'ensuivant.

LE COUVENT SAINT-LAZARE DE JERUSALEM

Pour en mieux connaître les origines, il faut nous retourner vers le royaume d'Arménie. Pas une Arménie circonscrite territorialement à la petite république actuelle du Caucase, mais la Grande Arménie, celle qui sous Tigrane II s'était répandue depuis l'Est de la péninsule d'Asie Mineure jusqu'en Mésopotamie et en Syrie. Ceci se passa dans le 1er siècle avant la naissance de Jésus. Refoulés par les armées romaines, les Arméniens n'en conservèrent pas moins un profond ancrage dans les anciennes terres phéniciennes. La formation d'un christianisme libérateur les séduisit au point que le royaume d'Edesse devint, pour une courte durée, la première entité arménienne officiellement chrétienne [3]. Il fallut attendre 301-314 pour que, sous l'influence de Grégoire l'Illuminateur, toute l'Arménie le devienne officiellement. Elle précédait ainsi la conversion de Constantin et l'adhésion de l'empire romain de Byzance à cette religion, en 380 et sous Théodose 1er.

---

[2] *Voir le site Persée : E. Amand de Mendieta* Le système cénobitique basilien comparé au système cénobitique pachômien *in Revue de l'histoire des religions 1957 Vol 152 N°152-1 pp. 31-80.*

[3] La nouvelle Cilicie, les Arméniens du Liban *de l'architecte libanais A J. Iskandar. Edition catholicossat arménien de Cilicie 1999. Une abondante bibliographie montre les orientations de la recherche. Il est ainsi rappelé quelques faits peu connus en Occident, tels le rôle des archers arméniens dans l'appui apporté aux Croisés ou, dans un temps ancien, une politique de déportation prônée par le roi arménien Tigrane II pour peupler sa nouvelle capitale dénommée Tigranocerte.*

L'ouvrage cité précédemment détaille en ses pages 33 et 34 les conditions de formation du monachisme arménien, en tendant à montrer qu'il précéda celui de Basile de Césarée, mais sans doute moins formalisé qu'il ne le devint. Toujours est-il qu'une sorte de tradition arménienne voulut que les princes de ce royaume se soucient d'être représentés, ou manifestés, à Jérusalem par des moines réunis dans un couvent ou une maison dont ils assuraient les frais et l'entretien. Lors d'un séjour à Erevan, un érudit fréquentant la bibliothèque de manuscrits du *Maténadaran* [4], me confia avoir examiné un écrit du VIIIe siècle et où un moine établissait une liste des couvents arméniens existant à Jérusalem. Cette liste comportait une vingtaine de noms dont celui d'un *« couvent de Saint-Lazare, hors les murs et traitant les lépreux »*. Ce serait la première mention connue et datée d'un tel monastère arménien, avec mention de son but hospitalier. Il est regrettable que ce document paraisse peu connu, ou inconnu, des milieux érudits comme des « lazaristes » et il serait très heureux de pouvoir s'en procurer le fac-similé ainsi que sa traduction.

Nous constatons qu'en une seule ligne toute la future action de l'Ordre Hospitalier de Saint-Lazare se voit énoncée : un couvent, donc établissement monastique, dédié à un Saint-Lazare dont nous devrons démêler l'origine, construit à Jérusalem « hors les murs », apparemment réservé aux lépreux et à leurs soins. C'est la définition des futurs « lazarets » médiévaux, dont la racine du mot rappelle le saint patron.

DES LAZARE ET DES LEPREUX

D'après diverses sources, Lazare viendrait de l'hébreu El-azar signifiant Dieu a aidé. Lazare est un personnage de l'origine du christianisme, apparaissant dans le Nouveau Testament. Il y est même mentionné plusieurs fois et ceci ne peut qu'entraîner quelques confusions. Il y a un Lazare cité par Luc (**16**-19, Bible version T.O.B.) dans la *« parabole du riche et de Lazare »*, ce dernier décrit comme *« pauvre gisant couvert d'ulcères »*. Il y a aussi un Lazare de Béthanie, frère d'une Marie ayant oint les pieds de Jésus d'une huile parfumée.

[4] Fondée au Veme siècle, une des plus anciennes bibliothèques mondiales, réunissant plus de 300.00 documents dont 17.000 manuscrits très anciens. Située en haut de l'avenue Matchots (du nom du moine devenu le père de l'écriture arménienne), ces Champs-Elysées d'Erevan sont dominés par le bloc carré du Matenadaran, tel un Arc de Triomphe mais en moins belliqueux.

De l'antiquité de la lèpre

Le plus ancien texte descriptif de la lèpre est le manuscrit égyptien traduit par Georg Ebers en 1862. Il serait des XVe , XVIe s. av J.C. « *Si tu examines l'éruption de l'amputation sur un membre quelconque et que tu trouves que ses yeux sont verts et affaissés et que sa chair brûle au travers ; si d'autre part, tu trouves sur ses épaules et ses bras, sur sa région sacrée et ses cuisses qu'il y a une couleur* (changement de pigmentation)… » Pour les cliniciens ceci est un diagnostic de lèpre, dont le texte poursuit : « *… alors tu ne feras rien à cela…* » [1]. Aveu d'impuissance marquant l'inéluctabilité de la maladie.

La lèpre est également citée en médecine romaine à travers Lucrèce (1er siècle av.J.C.) dans son traité *De la nature*, mais avec toutes les imprécisions liées aux affections dermiques. Ainsi le terme grec *elephas* qui la caractérisait devient, en latin, *elephantiasis* désignant une toute autre affection « *L'éléphantiasis, qui naît sur les bords du Nil dans l'Égypte centrale, ne se trouve nulle part ailleurs.* ». De même il y a confusion avec l'ergotisme du seigle, déjà rencontré à propos des Antonins : « *Ainsi donc fait sa brusque invasion le fléau de l'épidémie nouvelle ; ou bien il s'abat sur les eaux, ou bien il s'établit dans les blés ou autres productions qui servent de nourriture aux hommes et de pâture aux animaux.* ». Egalement à propos de *La peste d'Athénes* de qui pourrait bien être aussi une épidémie d'ergotisme des céréales. Cinquante ans après, Pline est plus précis. Dans *Natura* (XXVI.V) il décrit : « *Elle commence le plus souvent à se manifester sur le visage et dans les narines sous forme d'une petite lentille. Bientôt la peau se dessèche et se couvre de taches de diverses couleurs, parfois dure et remplie d'aspérités. Puis elle devient noirâtre et comprime la chair sur les os en faisant enfler les pieds et les mains.* ». Peu après Celse complète encore cette description [2]. Ces diverses sources n'étaient peut-être pas connues des premiers lazariste mais la lecture de l'Ancien Testament, et en particulier du Lévitique 13-1 à 14-57, leur décrivait bien la lèpre dans une longue Loi transmise par Jéhovah à Moïse et Aaron (six pages et douze colonnes de la *Bible de Jérusalem*). C'est sous la plume de Saint-Jérôme et dans la traduction de sa *Vulgate* que le mot *lepra* fit ainsi sa première apparition. A noter que la distinction est faite entre *lèpre blanche* et *lèpre rouge*, considérée soit anodine, soit grave, distinction que l'on retrouvera encore au Moyen-Age. De même un grand soin est porté à la purification des vêtements et des lieux, comme s'il s'agissait d'une peste. Par contre la forme tuberculine de la lèpre ne semble pas être connue ou prise en considération. Elle est pourtant la plus contagieuse…

[1] Dr A.P. LECA, Médecine égyptienne au temps des pharaons, p. 207. Ed.Roger Dacosta 1983.
[2] Dr. G. PENSO, La médecine romaine, p. 285.Ed Roger Dacosta Paris, 1984

Ce Lazare, malade mais on ne saura de quoi, est cité par Jean comme ayant été l'objet d'une résurrection quatre jours après, son décès (Jean **11**). Ce fait miraculeux aurait excité l'irritation de Grands Prêtres craignant une emprise définitive de Jésus sur le peuple. Ils auraient décidé de le faire mettre à mort (Jean **11**-47.53) et, pour l'accompagner, d'occire définitivement Lazare (Jn **12**-10). Le plus étonnant dans ces propos est que, de tous les évangélistes, seul Jean en fait mention alors que, semble-t-il, tous les disciples étaient présents (Jn **11**-7 : *« Il dit aux disciples « Retournons en Judée »*, sous-entendu pour voir Lazare.). Comment se fait-il alors que ce miracle suprême de la résurrection d'un mort n'est pas frappé les esprits des autres rapporteurs de la vie de Jésus ? D'autant que le texte de Jean est très cohérent en décrivant la colère des grands prêtres et le véritable motif du complot ayant entraîné l'arrestation, le pseudo jugement, puis la crucifixion du Christ. Sur ces points les autres évangélistes restent peu convaincants voire incompréhensibles.

Par ailleurs et autre confusion à propos de *L'onction de Béthanie*, la table de Lazare chez Jean (**11**-55) devient celle de *Simon le lépreux,* chez Mathieu et Marc. D'où une première assimilation à un Lazare-Simon qui serait lépreux et en serait mort. Invraisemblance car la lèpre est une maladie à évolution très lente et Jésus semblait déjà connaître ce frère de Marthe et de Marie (Jn **11**-3 « *Seigneur, celui que tu aimes est malade.* »). Ici donc débute le légendaire d'un Lazare atteint de la lèpre, pour en mourir, en ressusciter, être l'ultime miracle de Jésus-Christ sur Terre tout en le désignant à la vindicte de ses ennemis pour sa propre mise à mort.

Par cet itinéraire vraiment exceptionnel, Lazare devient un élément de la théologie officielle. Ainsi « *La résurrection de Lazare* » est-elle la preuve du pouvoir absolu de Jésus sur la mort. Dans une de ses allocutions [5], le pape Benoît XVI rappelait qu'il s'agit du « *dernier grand 'signe' accompli par Jésus, après lequel les grands prêtres réunirent le sanhédrin et décidèrent de le tuer et ils décidèrent de tuer aussi Lazare qui était la preuve vivante de la divinité du Christ, Seigneur de la vie et de la mort.* » C'est aussi une révélation de l'identité du Christ. Le pape précise : *« En réalité, cette page évangélique montre Jésus en tant que vrai homme et vrai Dieu. La mort du corps est un sommeil dont Dieu peut réveiller à n'importe quel moment. ».*

[5] *Angélus du dimanche 9 mars 2008 à Rome. Source Zénith.org.*

De cette manifestation, charnelle pourrait-on dire, de cet ultime miracle du Christ pourrait-on écrire, de cette confusion de Lazare avec un lépreux pourrait-on croire, naît un statut particulier de la lèpre dans l'éventail des maladies contagieuses, à la fois redoutée et presque appréciée comme un signe divin, comme une marque, comme une onction. Le lépreux en deviendra écarté par précaution mais soigné, voire honoré, en qualité de descendant de l'ami de Jésus, déclencheur de la Passion du Rédempteur. Ce statut sera confirmé par la rapidité et l'importance que prirent les installations lazaristes au Proche-Orient puis en Europe. Ce qui est également lié au développement de la contagion ; lire en cela l'encadré relatif aux spécificités de la lèpre.

Ainsi Saint Lazare devint le patron charismatique des lépreux et des établissements les recueillant et les traitant. De là aussi une accumulation de légendes qui ne sont pas sans rappeler celle des tribulations des reliques de Saint-Antoine. Car, selon une tradition rapportée par Éphrem le Syrien, il est relaté qu'après la Pentecôte, le Lazare, ressuscité, s'est joint aux apôtres et est venu à Chypre pour faire œuvre d'évangélisation. Saint Pierre l'aurait investi premier évêque de Kition et il aurait vécu encore dix-huit années après sa résurrection, avant de mourir comme tout un chacun. Le fait est que son tombeau est toujours vénéré à Larnaka, ville qui est le siège de l'évêché actuel de Kition. L'empereur Léon VI le Sage (886-912) avait une grande vénération pour saint Lazare. Il fit édifier à Constantinople une église à son nom et y plaça le corps du saint qu'il avait ordonné d'aller chercher à Larnaka. C'est là que la relique fut prise en 1204 pour être transportée en Occident.

Un Occident où Lazare serait également parvenu par une autre voie, celle d'un bateau désemparé où il aurait embarqué en compagnie de Marie-Madeleine et d'autres saintes femmes pour aller s'échouer, aux Saintes-Marie de la mer pour certains, à Marseille pour d'autres. Allez vous y retrouver avec toutes ces légendes... C'est cet éclaircissement que tente le site de l'abbaye de Venières[6] en rappelant une éventuelle homonymie avec un Lazare évêque d'Aix, enseveli à l'abbaye Saint-Victor de Marseille et redécouvert et honoré en pensant qu'il s'agissait des restes du Lazare de l'évangile selon Jean. D'autant ce dernier se serait caché, un temps, dans la catacombe initiale de l'édifice sacré. Hypothèse chronologique difficile à soutenir pour ce temps de préchrétienté.

---

[6] *www.abbaye-venière.fr*

DU PRIME HOPITAL DE JERUSALEM

Outre la citation du couvent arménien Saint-Lazare hors les murs, dans le document cité plus haut et restant ignoré des milieux occidentaux, sa mention apparaît dans le légendaire lié aux temps des Croisades et à propos de la fondation des Hospitaliers de Saint-Jean. Cette dernière n'est pas très documentée, tout au plus sait-on d'une façon assez sûre qu'il existait à Jérusalem au XIeme siècle, et peut-être avant, deux monastères de bénédictins, Sainte Marie Latine pour les hommes, Sainte-Marie-Madeleine pour les femmes. Ces moines ouvrirent un hospice avec l'aide d'un riche marchand, chef de la communauté des commerçants d'Almafi. A la veille des Croisades il était dirigé par un nommé Gérard, que d'aucuns voudraient affubler du patronyme de Tenque ou Tenc [7].

Ce « Gérard Tenque » apparaît sous des formes les plus diverses, chaque légende ou « tradition » le parant d'actions variées[8]. Dans le légendaire lazariste, le frère Gérard aurait passé un accord avec les moines du couvent de Saint-Lazare afin de lui adresser les lépreux ne pouvant être accueillis dans la ville. Cette collaboration se conçoit mais que, tel qu'il est prétendu, Gérard ait pris sous sa coupe la ladrerie arménienne est peu réaliste. On voit mal un couvent d'ancienne origine, et qui plus est de rite oriental selon la règle de Saint-Basile, s'en remettre à un bénédictin fut-il supérieur d'un monastère on ne peut plus latin… D'autant que ce couvent-hospice ne devait pas être isolé en Palestine et que l'Eglise arménienne avait du les multiplier. Ceci malgré une extension musulmane ayant progressé au cours des trois siècles précédents. Il serait d'ailleurs intéressant de découvrir les types d'établissements mis en place dans un cadre islamique [9].

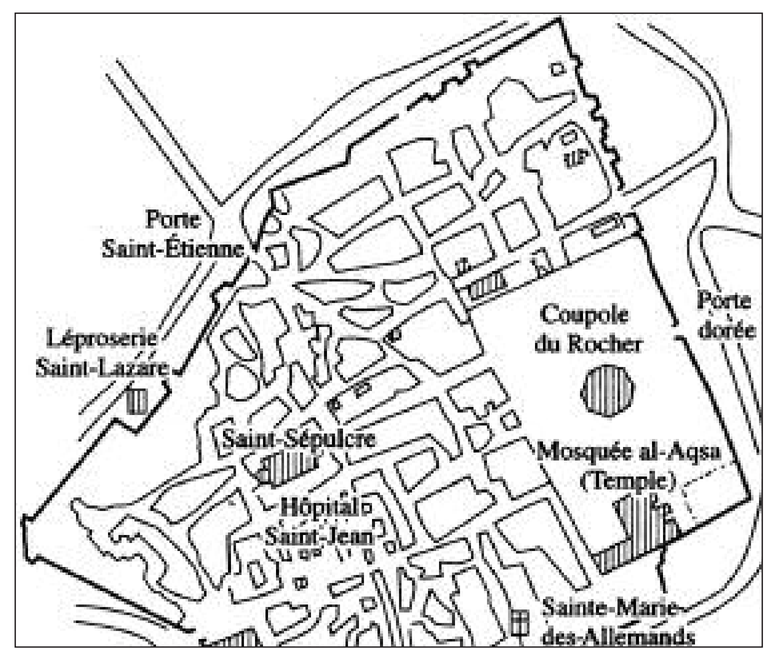
---

[7] *Sur ces points lire Alain DEMURGER, spécialiste incontesté des ordres médiévaux, par exemple :* Les Templiers *Ed Seuil 2005, 662 pages. Voir p. 23 et la note 14 pour la bibliographie correspondante.*

[8] *On peut lire dans le document cité en note 1 (Mémoires de 1649), à la p. 28 « Au temps de ce siège (de Jérusalem) Frère Gérard de Thom Provençal et natif de l'île de Martigues, était Grand Maître de l'Ordre de Saint-Lazare et Commandeur de l'Hôpital de Notre-Dame en la Sainte Cité ». Ordre en principe pas encore créé…*

[9] *Le Coran n'y fait pas allusion, sauf en rappelant Jésus et le lépreux. Un hadith du Prophète cite la lèpre et l'attitude préventive à avoir. Un premier centre de soins aux lépreux aurait été construit à Kairouan (Tunisie) en 830. Les invasions sarrasines furent un vecteur de diffusion de la lèpre en Europe. Voir un article du Dr. Taha Jalel Meziou sur le site : http://sfdermato.actu.com/all*

Plus tard, la mention de l'établissement de Saint-Lazare de Jérusalem apparaît dans les usages des ordres chevaleresques. Il était indiqué que tout membre de ces ordres atteint de la lèpre se devait de les quitter ou de rallier Saint-Lazare. Mais, Saint-Lazare sous quelle forme et dans quel but ? Pour s'isoler, se faire soigner ? Ou alors, s'engager d'une autre façon. Certains malades se voyant condamnés auraient prononcés leurs vœux monastiques. D'autres participaient au développement et à la démultiplication de l'institution. D'autres encore auraient constitué un corps de combattants lépreux. Surprenant, mais l'incubation de la lèpre est souvent longue, les signes apparaissent sous la forme de taches et, en son début, elle n'est pas invalidante. D'où des chevaliers et autres hommes d'armes isolés et inoccupés, formant un groupe de combat placé sous le patronage de Saint-Lazare. La fondation de cette structure plus militaire que hospitalière est difficile à dater.



Plan de Jérusalem

Sur ce point il est difficile de reprendre les affirmations hagiographiques restituées par les résurgences contemporaines de l'Ordre, les choses sont un peu moins simplistes. Il ne semblerait pas qu'il en fut ainsi pendant les siècles d'activité en tant qu'établissement arménien. Cette notion d'Ordre a du intervenir avec l'intrusion occidentale en Palestine. On peut fixer comme repères : l'arrivée des Croisés et la prise de Jérusalem en 1099 avec une recrudescence de population. La fondation de la *milice du Christ* et la notion de moine-soldat en 1118-19, sa règle dite *du Temple* en 1128-29. La seconde croisade et la participation de Louis VII en 1147-49, devenant protecteur de l'ordre en France en 1154-55. L'accession de Baudouin IV, dit « *le lépreux* », au trône de Jérusalem entre 1176-85. Autant d'éléments favorisant l'extension de l'ordre de Saint-Lazare en Terre Sainte, puis en Europe. Il existerait ainsi quatre entités à vocations différentes :

- une léproserie arménienne d'ancienne tradition.
- un ordre chevaleresque hospitalier, dit de Saint-Jean.
- un corps de bataille de Saint-Lazare formé de lépreux.
- un ordre hospitalier de Saint-Lazare, à déterminer…

La convivialité entre lazaristes orthodoxes et hospitaliers latins de Saint-Jean se conçut sur le plan d'une entre aide caritative. Puis l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem s'institua en ordre appelé à étendre son action humanitaire et à devenir, pour se protéger, ordre de moines-soldats écrivant une règle issue de celle de Saint-Augustin, puis adoptant un mode d'action proche de celui du Temple. La règle des moines arméniens selon Saint-Basile n'avait pas prévu la situation d'un groupe guerrier composé en fait de chevaliers et de soldats lépreux issus d'ordres militaires latins. Cet embryon d'ordre de Saint-Lazare pourrait s'être constitué également sous la règle de Saint-Augustin [10]. Elle avait été celle des chanoines du Saint-Sépulcre, mis en place par Godefroy de Bouillon en 1096 et fut reçue, à son origine, par la toute nouvelle *milice du Christ,* devenant ordre *du Temple* placé sous la protection directe du Saint-Siège et doté de sa propre règle, à Troyes en 1128

[10] *Qui n'était pas une véritable règle monastique, mais était issue d'une lettre de Saint-Augustin, évêque d'Hippone, où il préconisait l'organisation de la vie religieuse d'un groupe d'hommes pieux, qui lui en avaient fait la demande et auxquels il répondait.*

Le premier lazaret de Venise

L'installation d'une léproserie dans un îlot de Venise en fait le plus ancien établissement spécialisé installé en Occident : « *En 1182, la République de Venise acheta à Léone Paolini un îlot et en fit un asile pour les lépreux arrivant d'Orient. Delà le nom de Saint-Lazare qui lui fut donné en souvenir du patron des pauvres malades atteints du fléau* ». Ce texte de Victor Langlois *(Notice sur le couvent de Venise Imprimerie arménienne 1921)* explique les ambiguïtés devant lesquelles sont placés les chercheurs en matière de « *lazarisme* ». L'auteur est à la fois membre de l'Académie arménienne de St-Lazare de Venise et chevalier de *« l'ordre royal, religieux et militaire de St Maurice et St Lazare ».* Mais il se garde de confondre un hôpital de nature laïque portant le nom de Saint-Lazare et un Ordre issu d'un couvent arménien de Jérusalem de même appellation. Or, il semblerait qu'il exista une tendance à amalgamer, dans une légende de l'Ordre, tout établissement portant le nom de ce saint patron et presque toute léproserie.



Les lazaristes mékhitaristes de Venise

L'Ile St-Lazare est le siège de l'ordre des Pères Mekhitaristes, fondé par le moine Mekhitar en 1700 et de tradition melkite-catholique-romaine. Quittant Constantinople suite aux persécutions religieuses, se réfugie à Venise en 1715. La République sérénissime lui donne une résidence permanente dans l'Ile Saint-Lazare pour y fonder un couvent. Outre une stricte règle monastique, Mekhitar donne à ses disciples un haut niveau d'éducation en apportant une attention particulière au riche héritage culturel arménien. Il s'y développe une intense activité d'édition. Saint-Lazare de Venise devient pour les Arméniens un centre littéraire renommé. Sa bibliothèque comporte 200.000 volumes dont nombreux sont très anciens. Il abrite aussi de nombreuses œuvres d'art.

La lèpre s'étendant parmi les Croisés, les maladreries et autres lazarets devenaient de plus en plus nécessaires et l'on peut comprendre la fondation puis l'extension d'un ordre hospitalier de Saint-Lazare. A la fois civil et religieux, il conserva sans doute ses relations avec le couvent-hôpital originel mais les choses sont très brouillées quant à son rattachement à une juridiction spirituelle. Sous quelle protection le placer ?

L'église chrétienne arménienne était très authentique, puisque directement issue de la prédication de Saint-Pierre à Antioche, mais elle divergea de Rome en récusant les conclusions du concile de Chalcédoine. Ainsi trois entités chrétiennes se voyaient mises en présence. Les Hospitaliers de Saint-Jean issus du frère Tenque et de la règle bénédictine, puis en rédigeant une inspirée par celle de Saint-Augustin. Le couvent-hôpital de Saint-Lazare placé sous la protection d'une Eglise arménienne, séparée de Rome tout en étant en but à l'orthodoxie byzantine. Et, le ou les futurs ordres de Saint-Lazare, l'hospitalier puis le militaire, ou vice-versa, et adoptant, eux aussi, la règle de Saint-Augustin, cela dans un contexte oriental à mieux connaître. Par ailleurs, un rapprochement entre Rome et Arméniens s'était fondé sur une opposition commune à l'orthodoxie byzantine. Ce qui valut le bon accueil des croisés catholiques par la Arméniens de Cilicie et leur étroite collaboration militaire. D'autant qu'entre 960 et 1085, et après les progressions musulmanes puis une contre-attaque de Byzance, l'Eglise arménienne subit les pressions de Constantinople pour se *byzantiniser*. Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'un début de fusion intervint par l'acte d'union rédigé au concile de Florence de 1439, rejeté par l'orthodoxie greco-byzantinze mais acceptée par une partie seulement de l'Eglise arménienne.

Vouloir affirmer, comme certains, que l'ordre de Saint-Lazare fut toujours placé sous la protection d'une l'Eglise melkite-grec-catholique est une contre-vérité oubliant la constitution tardive de cette entité chrétienne. Affirmer que, en l'absence du Patriarche Grec Melkite, le Maître de Saint-Lazare était suffragant (grand électeur) de l'archevêque des Arméniens, oui, mais à partir de quand ? Tout ceci serait à rechercher et à préciser car, entre 1099 et 1130, les milieux hiérosolémytains sont en pleine effervescence de création de formes de vie spirituelle. Chacun y allait de la constitution de sa règle pour tenter de vivre chrétiennement une vie à la fois séculière, hospitalière, religieuse et militaire.

L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT-LAZARE

Les diverses « histoires » de l'ordre apportent peu d'éléments chronologiques solidement documentés. Il en est de même pour presque toutes les créations d'ordres chevaleresques. Que l'on se souvienne que la mention de la fondation de la *milice du Christ,* futur Temple, fut relatée par Guillaume de Tyr puis Jacques de Vitry entre cinquante et cent ans plus tard. Des rapprochements de faits et de dates peuvent laisser apprécier que les premiers croisés lépreux ne se présentèrent au couvent Saint-Lazare qu'à partir des années 1100. Les ordres combattants ne se constituent que dans les années 1130. Ce serait vers cette date que commencèrent à affluer les chevaliers et les soldats atteints par le mal, en apportant l'idée de constituer, entre eux, un groupe de combat spécifique.

Autres dates : la première mention citant l'ordre est de 1142 [11]. Puis, lors de la Deuxième Croisade conduite par le jeune roi de France Louis VII qui séjourna deux ans en Palestine entre 1147 et 1149. De tempérament dévot et ascétique, attiré par l'idéal monastique, on comprendrait que ce monarque fut sensible à l'aventure lazaréenne. Une preuve de cet intérêt est qu'en 1154 le roi Louis VII fait don à « l'Ordre de Saint-Lazare » d'un château royal situé à Boigny sur Bionne, près d'Orléans, et qui leur servit de siège. L'année suivante, par la bulle *Cum a Nobis Petitur*, le pape Alexandre IV reconnaît « L'ordre hospitalier de Saint-Lazare » [12]. Cette double reconnaissance laisse supputer un certain développement de l'action aussi bien hospitalière que combattante. De même une autre reconnaissance fut celle d'un roi de Jérusalem lui-même lépreux : Beaudoin IV (1161-1185). Il avait contracté la maladie à l'âge de treize ans et celle-ci ne fut pas reconnue comme invalidante lors de son couronnement deux années plus tard. Elle le terrassa à vingt-quatre ans. Plein d'allant et de courage ce très jeune roi aurait comblé l'ordre de Saint-Lazare de nombreuses dotations.

Sur le plan militaire, le nom des chevaliers de Saint-Lazare est associé à de nombreuse batailles en Terre Sainte : Hattin en 1187, prise de Saint-Jean d'Acre en 1191, La Forbie en 1244 et bien sûr la défense d'Acre lors de l'assaut final de 1291.

[11] *David Marcombe Leper Knights:* The Order of St. Lazarus of Jerusalem in England, c. 1150-1544, *The Boydell Press, Rochest 2003*
[12] *Il serait intéressant d'en examiner le texte car il est parfois ajouté « Ordre militaire et hospitalier », bien que Alexandre IV ne fut pas favorable à la multiplication des ordres religieux militaro-hospitaliers.*

L'ACTION HOSPITALIERE DE L'ORDRE DE ST-LAZARE

La progression de la lèpre, ou de ce qui pouvait passer pour telle, depuis l'Asie jusqu'en Europe s'est étalé sur plusieurs siècles. On estime que la maladie aurait contaminé le Proche-Orient vers le Ve siècle, l'Egypte la décrivant depuis déjà deux millénaires. Elle aurait accentué sa diffusion dans le sud de l'Europe avec les invasions sarrasines des IXe et Xe siècles où elle atteint son point culminant. Les Croisades furent un vecteur complémentaire de la lèpre vers le Nord et l'Europe centrale. Eglises, seigneurs et princes n'avaient donc pas attendu la création d'une institution de Saint-Lazare pour se préoccuper de ce problème de santé publique, à commencer par la détection du mal et l'isolement des malades [13]. On comprend les intérêts d'un roi Louis VII ou d'un pape Alexandre IV envers la création d'un corps spécialisé pour tenter d'endiguer le fléau.

Il peut paraître artificiel de séparer les actions militaires des actions hospitalières de l'ordre de Saint-Lazare. Les premières ont laissé quelques faits et quelques dates, les secondes restent encore mal définies. Elles sont dans l'esprit de la discrétion accompagnant les actes caritatifs. De plus, il demeure une grande confusion entre l'Ordre lui-même et tous les lieux placés sous l'invocation de Saint-Lazare, jusqu'à la dénomination de « lazaret ».

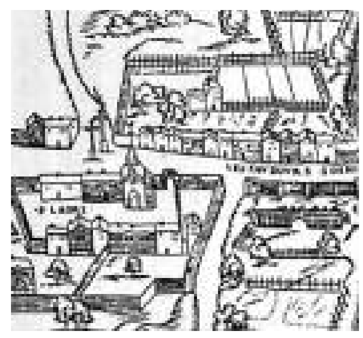
Le maître-livre concernant le sujet est la thèse de doctorat de F.-O. Touati : « *MALADIE ET SOCIETE AU MOYEN AGE, la Lèpre, les lépreux et les léproseries dans la province ecclésiastique de Sens jusqu'au milieu du XIVe siècle.* » [14], complété par « *Archives de la lèpre. Atlas des léproseries entre Loire et Marne au Moyen Âge.* ». Avec cet ouvrage, il apparaît qu'en ce siècle le nombre de léproseries était considérable. Chaque paroisse importante disposait d'une maladrerie ou léproserie en vue d'assurer l'entretien des victimes de la Grande maladie, autrement dit la lèpre. A chaque léproserie était affecté un domaine agricole dont le produit assurait la subsistance des malades et de la communauté religieuse affectée à leurs soins.

[13] Le Dr Diana BOUAYAD-AMINE, chercheur en biologie de l'Université de Montpellier, a collationné des documents selon lesquels, des léproseries ont été instaurées : en 570 à Saint-Claude (Jura), 571 à Chalon-sur-Saône, 637 à Metz et à Verdun. En 757, Pépin le Bref prend des mesures contre les lépreux. Sous le règne de Charlemagne, on procède à l'internement général des lépreux.

[14] Editeur De Boeck Université. 1998.886 p.. Consultable sur Google books.

La lèpre en France au moyen age

Dans l'ouvrage cité page précédente, l'auteur dénombre 200 maisons accueillant des lépreux, dans un diocèse de Sens représentant environ 1/8° de la France actuelle*. On pourrait en apprécier 1500 à 2000 sur le même territoire, le Sud étant plus atteint, mais léproseries souvent minuscules avec moins d'une dizaine de malades. Ces centres sont bien démunis face à un mal parfois considéré comme un signe divin, « voie *privilégiée* pour « *connaître la résurrection comme St Lazare déjà décomposé et sortant vivant de son tombeau* » (Pierre de Celle évêque de Chartres). Ou, « *Les pauvres peuvent avoir confiance et espérance suivant l'exemple de Lazare : après la peine qu'ils auront en ce monde, ils auront réconfort au-delà.* » (Maurice Sully, évêque de Paris en 1175).





Toutefois, et dans le même ouvrage, il est démontré que les léproseries de l'ordre de Saint-Lazare ne sont pas majoritaires. Dans le cas étudié, elles ne représentent que le 1/3 des lieux recensés. Les gravures ci-dessus, de 1550 et 1609, montrent le développement de l'hôpital parisien Saint-Ladre, après la disparition de la lèpre, et devenu Saint-Lazare avec la réanimation de l'Ordre par Henry IV**.

Les lépreux étaient alors classifiés et reconnus en fonction de la nature de leur maladie : soit « blanche », forme névritique estimée comme peu contaminante, soit émettant beaucoup de bacilles et dite « rouge » du fait qu'elle doit être indiquée par un chiffon de cette couleur porté sur les vêtements en sus de la fameuse crécelle.

** Selon l'ancien découpage mérovingien encore en vigueur au Moyen Age. Source :* La carte des diocèses de France avant la Révolution*, Dom J. Dubois in Annales Economies, Sociétés, Civilisations 1965, vol 20, p. 686.*
** F-O TOUATI, *ouvrage cité p.432.*

FIN DU TEMPLE ET FAVEUR ROYALE

1291, Saint-Jean d'Acre est investi par les troupes de Saladin, l'ultime forteresse des Templiers tombe, le Grand-Maître Guillaume de Beaujeu succombe, deux siècles de présence franque se terminent, malgré un ultime repli sur Sidon. Les grands ordres chevaleresques avaient pris leurs devants en se disséminant en Europe à travers de multiples établissements hospitaliers : Saint-Jean en Méditerranée, les Teutoniques dans le Saint Empire puis la Prusse, Saint-Lazare un peu partout où sévissait la lèpre. Par ailleurs le développement des ordres mendiants manifestait une nouvelle forme de l'action chrétienne caritative et hospitalière.

Il est difficile, dans un simple article généraliste, de dénouer les fils des réseaux lazaristes à travers la France comme leurs développements en Europe. L'appellation de Saint-Lazare, ou de Saint-Ladre, pour un lieu, une maison, un hôpital ou une église ne signifie pas pour autant qu'elle soit dans le giron de l'ordre hospitalier de Saint-Lazare. De là une grande imprécision des diverses compilations, dont celle de 1649 est assez exemplaire. Par delà la lèpre, les établissements de Saint-Lazare paraissent se préoccuper de soins généraux et d'activité charitables. Pour ce faire ils ont été progressivement dotés de terres et de biens, qu'ils exploitent ou valorisent par des fermages dont les revenus deviennent intéressants. Il est malaisé de se figurer l'importance que connut l'ordre à travers toutes ses possessions européennes. Elle l'était suffisamment pour générer une lutte sournoise avec des Hospitaliers de Saint-Jean tentant de s'en accaparer des parcelles à chaque occasion favorable, guerre, faveur du prince, privilège papal, etc... [15] D'autant que la lèpre disparaissant, Saint-Lazare justifiait moins de sa mission originelle. Jusqu'à ce qu'arrive un avatar historique où l'Ordre va retrouver de son panache.

De toute cette chevalerie du Levant, seul l'ordre du Temple, qui avait considéré Jérusalem comme sa métropole et l'Europe en sorte de grande colonie source d'approvisionnements, seul donc l'ordre du Temple n'avait pas préparé son éventuelle reconversion. Il alla guerroyer en Espagne pour repousser encore les envahisseurs sarrasins mais ce fut son chant du cygne. Le recrutement et l'adhésion à l'Ordre

[15] Politique constante de la part de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean qui s'était déjà vu (ou fait) remettre les biens des Templiers en France. Comme écrit dans le précédent article à propos des Antonins, les Hospitaliers récupérèrent aussi, au XVIIIe s., leurs établissements avec les terres afférentes.

s'étiolaient, les commanderies se vidaient et restaient partiellement à l'abandon [16]. L'ordre du Temple avait perdu ses buts, son sens et son âme. Il était mûr pour chuter. Le pape Clément V et Philippe IV le Bel ne firent que secouer un arbre en partie déjà déraciné... En se privant de cet ordre combattant le roi de France ne disposait plus d'une structure militaire constituée, si affaiblie soit-elle. Le fait de remettre aux Hospitaliers de Saint-Jean les biens de l'ordre du Temple ne garnissait pas pour autant les points forts et autres forteresses. Ce n'était pas les ordres mendiants qui constitueraient le réseau dense établi par les Templiers. Philippe le Bel se retourna donc vers l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare qu'il prit sous sa protection et le chargea, en 1308, de structurer l'activité militaire du royaume. Boigny restait le siège du grand-maître de l'ordre d'où étaient coordonnées ses activités hospitalières centrées sur l'accueil et les soins aux lépreux.
Militairement il est dit que l'ordre de Saint-Lazare joua un rôle dans la Guerre de Cent ans, certains chevaliers auraient été compagnons d'armes de Jeanne d'Arc. Mais en 1485 et 1489, sous l'influence de Pierre d'Aubusson, grand-maître des Hospitaliers de Saint-Jean et cardinal de surcroît, le pape Innocent VIII signa une bulle décidant du rattachement de l'ordre de Saint-Lazare à celui des Hospitaliers. Cependant, cette bulle ne s'appliqua pas en France.

DECLIN DE L'ORDRE DE SAINT-LAZARE

Ce fut le signal d'un dépouillement, et même dépècement, de l'Ordre. Charles Quint le fit rétablir dans les Royaumes de Sicile et de Naples, mais en 1517 le Prieuré de Capoue se détache du Grand Magistère de Boigny et constitue une branche distincte de l'Ordre. En Angleterre, c'est le Roi Henry VIII, qui se saisit de tous les biens lazaristes dans le cadre de la *Dissolution des monastères* de 1540. En Allemagne et en Suisse, lors de la Réforme, l'Ordre est dépossédé de ses biens. En Espagne, Philippe II, malgré la bulle papale, réunit tous les biens de Saint-Lazare et place à sa tête un homme lige, Jean de Châtillon, d'origine milanaise et neveu du pape. S'ensuit une sordide tractation avec les Hospitaliers de Saint-Jean où ledit grand-maître leur céderait tous les biens du nouvel ordre, représentant 15.600 écus de revenus,

[16] *Voir Alain. Démurger* Vie et mort de l'ordre du Temple*, Ed. Nathan 1998. Très complète analyse de cet Ordre sur les plans économique et logistique.*

moyennant sa propre maîtrise à vie accompagnée d'une rente personnelle de 6.000 écus… ! Mais la vie de « Jeannot » s'arrêta en 1572 et le Duc de Savoie, bénéficiaire de la scission de 1517, eut recours au pape Grégoire XIII pour lui demander la réunion des « restes » de l'ordre de Saint-Lazare à un ordre de Saint-Maurice créé… un mois avant ! Cet assemblage d'ordres ne fut jamais reconnu en France, pas plus qu'une grande maîtrise héréditaire des ducs de Savoie.

France où, grâce à la protection héréditaire de ses Rois, l'Ordre de Saint Lazare échappe à toute absorption et spoliation. Les grands maîtres de Boigny jouent un rôle important dans le royaume. C'est le cas de François Salviati (1578-1586) qui, avec l'aide de Henri III maintient le caractère international de l'Ordre ou celui de Aimard de Clermont de Chastes (1593-1603) qui est vice-amiral de France et compagnon du roi Henri.

QUAND LE BON ROI HENRI SE FAIT UNE RELIGION

Henri IV avait accédé au trône de France en 1589, dans les temps troublés des Guerres de religions. Pour cela il dut se convertir en reniant la Réforme, puis la retrouvant et la reniant derechef avec cette boutade que lui attribue la tradition: « *Paris vaut bien une messe.* ». De mauvaises langues affirment que, voulant prouver sa nouvelle foi de renouveau converti, le Vert Galant fonda un ordre en 1607: celui de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ordre destiné à « *l'extirpation de l'hérésie* », et venant sceller la réconciliation du roi de France et du Saint-Siège Il en confie en 1608, la grande maîtrise au Grand Maître de l'Ordre de Saint-Lazare, le marquis de Nerestang. Ceci était aussi œuvre pieuse vis-à-vis d'un ordre de Saint-Lazare bien décati dans son action contre les atteintes de la lèpre, celle-ci ayant presque disparue. Par contre les établissements et leurs dotations demeuraient et constituaient un patrimoine considérable. D'où l'idée d'un ordre du Mont-Carmel recevant le patrimoine de celui d'un ordre de Saint-Lazare en déliquescence. Le Saint-Siège avait le même idée et il ne reconnut pas les ordres réunis de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Sous l'influence des Hospitaliers de Saint-Jean, il avait l'intention de fusionner l'ordre de Saint-Lazare dans un autre ordre militaire, bien entendu chapeauté par les Hospitaliers. Les différents grands-maîtres du nouvel ordre français ne furent reconnus que comme grands-maîtres du Mont-Carmel.

LOUIS XIV, LOUVOIS ET LA BIENFAISANCE

L'activité de Saint-Lazare s'élargit à la marine et, en 1612, des vaisseaux de guerre arborant le pavillon des Ordres réunis prennent part à des expéditions au Niger. En 1666, dans le cadre de la restructuration de la marine française voulue par le roi Louis XIV, les Ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel constituent une flotte de guerre battant pavillon aux armes de l'Ordre dont le port d'attache est Saint-Malo. Cette escadre comprenait dix frégates.

Ces navires armés par les chevaliers eux-mêmes sont rapidement engagés contre les bâtiments anglais. En mai 1666, le Chevalier de Groslieu, commandant la frégate « Saint-Lazare » meurt au combat après avoir rejeté plusieurs abordages de trois frégates anglaises. En avril 1677, le Chevalier de Cicé prend le commandement d'une escadre de quatre frégates, au mois de mai lors d'une sortie il rencontre un corsaire anglais. Après un combat de deux heures et avoir tué le capitaine anglais il est lui-même tué. Enfin, en décembre 1667, les Ordres fondent, à Paris, une Académie de Marine.

« S'appuyant sur le dynamisme que les Ordres réunis viennent de démontrer et sur leur compétence hospitalière, le Roi Louis XIV confie en 1672 aux Chevaliers de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel l'administration de toutes les léproseries, hôpitaux et Maisons-Dieu du royaume. Les Ordres réunis constituent ainsi un véritable ministère de la santé jusqu'en 1693 ». Ainsi s'expriment les hagiographies de ces ordres. La réalité est un peu différente.

Ce titre de gloire de véritable Ministère de la Santé, confié aux ordres cités, masque une manœuvre politico financière destinée à asseoir encore un peu plus l'autorité royale. Celle-ci est décrite dans un article très lucide du professeur Pasteur Valéry-Radot [17], décrivant l'origine de l'Etablissement des Invalides : *« En 1636, le canon espagnol tonne autour de Paris. Des réfugiés et soldats éclopés se dirigent sur la capitale. Le gouvernement, s'en remet à l'Eglise pour les satisfaire. Puis, vers 1670, Michel Le Tellier, alors secrétaire d'Etat à la guerre et son fils le futur marquis de Louvois, rappellent au roi qu'il est de son devoir d'assumer la charge des invalides militaires, de reprendre les projets mort-nés de ses prédécesseurs et d'en assurer*

[17] *Voir le site « Cathédrale de Saint-Louis des Invalides».*

enfin l'exécution. Sans hésiter, Louis XIV approuve la proposition de ses collaborateurs... Toutefois, la nouvelle décision sans appoint financier risquait de subir le sort des précédentes. Le trésor ne pouvait alors financer l'entreprise envisagée. Louvois eut ce trait de génie hérité d'Henri IV, à savoir utiliser tous les revenus d'institutions qui avaient survécues à leur raison d'être. Notamment des léproseries que la disparition de la lèpre rendait depuis longtemps inutiles. Personne n'osait les fermer… La sagesse était évidemment de céder ce patrimoine à de pieux établissements similaires… C'est ainsi que Louvois fit appliquer par Louis XIV que le financement de la fondation de l'institution des Invalides serait assuré notamment par le patrimoine des anciennes léproseries auquel on cherchait depuis si longtemps une affectation rationnelle et compatible avec l'esprit de charité qui les avait suscitées… Louvois recourt à un intermédiaire. Ce sera l'ordre du Mont Carmel fondé en 1608 par Henri IV et uni à l'ancien ordre de Saint Lazare de Jérusalem Conseillé par Louvois, Louis XIV va ranimer cet ordre oublié en lui cédant le patrimoine des ordres militaires et hospitaliers éteints (Edit de décembre 1672). Le roi précisait qu'il ordonnait cette cession considérable de biens pour permettre à lui-même et à ses successeurs d'en disposer "en faveur des officiers et soldats de nos troupes". Louvois veille d'autant mieux à l'application de l'édit qu'il se fait nommer dès février 1673, vicaire général de l'ordre de Saint Lazare à l'occasion de la démission sans doute sollicitée de son Grand Maître, Charles de Nerestan . Le zèle du vicaire général porte rapidement des fruits. La masse monétaire ainsi obtenue va permettre à Louis XIV de créer enfin une Institution royale des Invalides et d'abriter celle-ci en élevant à Paris "un hôtel", l'un des plus majestueux monuments du règne. »

Ici se termine l'aspect opérationnel d'un Ordre de Saint-Lazare devenu instrument au service d'une gloire politique et objet d'intérêts particuliers, même si certains de ces membres tentent de poursuivent leur action caritative. Cette césure marque le début de la confusion entre ordre chevaleresque au sens traditionnel du terme et aspects honorifiques, généralement non reconnus universellement du fait de la bulle papale de dissolution de 1485.

---

18 Avec l'accord de Henry IV, la famille Norestang se constitua une sorte de grande maîtrise héréditaire de l'ordre de Saint-Lazare, la « cession» des biens de l'ordre fut vendue par le Grand-Maître pour un montant de 300.000 livres.

Connaissance de la lèpre

Si la lèpre a été décrite en Egypte vers –1600, son bacille ne fut découvert qu'en 1873 par le dermatologue norvégien Gerhard Hansen (1841-1912). Le développement très lent du germe dans l'organisme explique que la lèpre se déclare plusieurs années après la contamination. Une fois déclarée, l'évolution est lente; les poussées évolutives alternent avec des phases d'accalmie qui peuvent se prolonger plusieurs années. Le mode de contamination reste, dans chaque cas, mal précisé. Elle remonte souvent à l'enfance par inhalation de "postillons" d'un lépreux contagieux. Elle se fait également par des mucosités de lépreux mises au contact d'ulcérations ou de plaies cutanées d'un être sain, enfin par l'intermédiaire d'objets souillés : linge, natte, oreillers… Ceci implique des contacts étroits et durables dans un milieu familial. La transmission héréditaire n'existe pas mais une transmission congénitale est possible. La carence protéique, l'absence d'hygiène, la promiscuité, l'ignorance, favorisent le maintien de la lèpre.





De mondiale au Moyen Age, la lèpre est devenue une maladie spécifiquement tropicale. Le nombre des lépreux dans le monde est passé en 30 ans de 10 millions à moins d'un million. Mais les infirmités, persistant après guérison, sont encore retrouvées chez deux à trois millions d'anciens lépreux. L'évolution actuelle est marquée par l'entrée dans la thérapeutique de la lèpre de nouveaux médicaments. L'objectif de l'OMS est l'élimination de la lèpre en tant que problème de santé publique. Ce but sera atteint lorsque le pourcentage de lépreux sera inférieur à 1 pour 10 000. En fait cinq pays (Inde, Nigéria, Myanmar, Indonésie et Brésil) comptent actuellement plus de 80 % des lépreux recensés. Dans le monde, le nombre de lépreux dépistés chaque année reste entre 600 000 et 700 000 et il y a encore des centaines de milliers de lépreux handicapés qui ont besoin de soins chirurgicaux.

LES SAINT-LAZARE D'AUJOURD'HUI

Il faut bien écrire «les» Saint-lazare car la famille des « héritiers » de l'Ordre est plutôt dispersée, chaque résurgence se disputant une légitimité. Ceci découle de ce qui vient d'être tenté de présenter. Alors qu'en 1308 Philippe le Bel prenait l'ordre de Saint-Lazare sous sa protection et que celle-ci était renouvelée par ses successeurs pour presque deux siècles, c'est sous le pontificat d'Innocent VIII qu'une bulle de 1495 mettait fin à sa reconnaissance par le Saint-Siège. Certes et cela a été avancé à plusieurs reprises, les léproseries de l'Ordre s'étaient, heureusement, vidées et les hôtels-Dieu avaient pris leur essor en étant rattachés directement au siège d'une cathédrale. Mais le jeu des ordres chevaleresques, pendant les cinq siècles s'écoulant entre l'aube du XIVe et le début XIXe, n'est pas compréhensible si l'on ne prend pas en considération les immenses cartulaires de ces Ordres lentement constitués au fil de toutes les donations dont ils furent pourvus. La crainte de Dieu sous la pression de la religion, la repentance, la bienfaisance y étaient pour beaucoup et, à travers ses Ordres hospitalo-militaires, le Saint-Siège arrondissait constamment son patrimoine. Il le défendait aussi, les chevaliers de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem devenant le bras armé d'une papauté toujours en but à l'extension grandissante de l'Islam sur les confins Est de l'Europe. La bataille navale de Lépante de 1571 met un terme à la domination musulmane en Méditerranée orientale et fait des Hospitaliers des spécialistes en matière maritime. Construire, armer et entretenir un navire est onéreux, les besoins de l'Ordre peuvent justifier leur comportement macrophage vis-à-vis des organisations caritatives déclinantes. D'autant que, pour ce bras armé du Saint-Siége, une simple signature au bas d'une bulle lui permettait de se voir rattacher des pans entiers d'importants patrimoines immobiliers. Localement, ces biens étaient délégués sous la forme de charges à des familles aristocratiques dont les cadets servaient souvent à bord des navires frappés de la croix pattée. Leur accession à un commandement lors des courses aux barbaresques permettait un enrichissement complémentaire par les parts de butin.

Si l'ordre de Saint-Lazare échappa en France à son dépècement, sa jonction à la nouvelle entité constituée par Henri IV avec l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel n'assurait pas sa pérennité.

Les manœuvres d'un Louvois au profit de la grandeur des œuvres de Louis XIV et à la sienne propre en s'attribuant le grand vicariat des ordres réunis, permettent d'apprécier ce que furent les dérives par rapport aux démarches originelles.

Après les désordres révolutionnaires et l'Empire, après les confiscations et les ventes de leurs biens, une certaine aristocratie éprouva la nécessité de rétablir son ordre à travers une résurgence de leurs Ordres. En ces temps nouveaux où s'était établie une autre hiérarchie sociale, née de l'accaparement des biens nationaux, des guerres napoléoniennes, de l'enrichissement par les fournitures aux armées et des spéculations diverses. Se créé une nostalgie d'Ancien régime et un mal d'ancêtres assez reluisants pour atténuer le trop clinquant des nouvelles postures. Les résurgences des ordres chevaleresques arrivaient à point nommé en créant une illusion de perpétuation dans les siècles saupoudrant d'un soupçon de patine les dorures récentes. D'où multiplication de ces ordres sur des fondements historiques parfois incertains [19].

Les branches actuelles peuvent être considérées « honorifiques » voire « fantaisistes » (point de vue des spécialistes des ordres et décorations). Pour se justifier, elles tentent de maintenir une activité caritative, d'autant plus amoindrie que le temps se veut à des ONG quasi professionnelles et spécialisée permettant d'échapper aux déperditions locales et à des rapacités diverses. Ainsi beaucoup de bonnes volontés, d'énergies, d'argent recueilli, sont dispensés dans des actions minimalistes. On peut se demander si, à notre époque de retour de la misère et de la carence des soins sur notre propre sol, il ne serait pas temps de rétablir les anciens dispensaires de Saint-Lazare, plus aisés d'implantation et mieux contrôlables quant à leur efficacité, plutôt que de se disperser dans des expéditions lointaines et aux résultats aussi incertains que souvent aléatoires…

[19] Voir à ce propos les origines de l'actuel ordre de Malte et les dérives des Hospitaliers, L'Initiation 2/2009 article Henry Corbin pp. 98-102.

Le concept de la notion de personne

Par J.W. Varlot

1. ÉTYMOLOGIE

Le mot personne a sa racine dans l'expression latine «*persona*» qui veut dire «masque de théâtre». La véritable personne se cache derrière le masque de l'acteur. Dans la langue grecque, on utilise le mot «*prosopon*», expression qui désigne aussi le masque de l'acteur. On rappelle aussi que le mot «*prosopon*» a été au centre des controverses théologiques sur la Trinité.

Il convient de distinguer la personne de la personnalité, puis du personnage. Dire d'une personne qu'elle a une forte personnalité, c'est reconnaître qu'elle exerce une forte impression sur son entourage disposant soit par exemple de grandes qualités d'écoute ou oratoires, soit d'un comportement dominateur. Quant au personnage, on se réfère souvent à une personne au comportement social bizarre, original, parfois comique.

La notion de personne est apparue progressivement au cours de l'histoire. Dans les temps anciens, la personne humaine n'était pas reconnue socialement. L'homme était identifié soit comme un simple individu doté d'un nom d'usage courant, souvent esclave, soit par le nom de sa tribu ethnique. Deux courants de réflexion philosophique ont contribué à valoriser la notion de personne : d'abord le christianisme en particulier, la théologie chrétienne puis la philosophie des «Lumières» aboutissant à la prise de conscience des Droits de l'Homme. Ce grand courant de pensée s'est exprimé au 19e siècle dans le mouvement du Romantisme, et au 20e siècle dans celui du Personnalisme chrétien fondé par Emmanuel Mounier.

Malheureusement, ce mouvement humaniste de valorisation de la personne a été freiné, d'un côté par le développement de la pensée économique libérale, laquelle a engendré l'individualisme égocentrique, et d'un autre côté les dictatures idéologiques ou religieuses, destructrices des personnes et des libertés.

Reste à déterminer ce qu'est la personne humaine et en particulier sa nature ontologique, ses droits et devoirs. Les philosophes et psychologues occidentaux n'ont pas toujours exprimé une concep-

tion claire, donc compréhensible, de la nature de la personne humaine, contrairement à ceux de l'Orient (Hindouisme, Bouddhisme).

2. Le CONCEPT de PERSONNE dans l'ANTIQUITÉ

Les sociétés mésopotamiennes très anciennes avaient déjà acquis la conscience du péché et de la responsabilité individuelle. C'est cette source qui inspira les rédacteurs de l'Ancien Testament et notamment les Prophètes.

Le concept de personne a évolué sous les influences suivantes :

1- **Le Droit Romain :** l'individu était identifié et reconnu soit par exemple comme esclave libéré par rachat, propriétaire, artisan, fonctionnaire etc. La notion de personne était ignorée par le Droit Romain.

2- **La Grèce :** les philosophes grecs, et notamment Platon, se sont intéressés à la vie intérieure de l'homme (le «connais-toi toi-même» de Socrate). La dualité corps/âme était ressentie, autant que la nécessité pour l'homme de disposer de liberté extérieure pour se développer. Ils utilisaient souvent le terme «psyché» identifié à tort comme âme ; la psyché signifie le souffle de vie (ruah en hébreu). Les stoïciens ont reconnu expérimentalement que tout homme avait la capacité de respecter la loi morale par son seul effort de volonté.

3- **Le Judaïsme** a reconnu que tout homme était pécheur et responsable seul devant Dieu de ses actes. Les rois et chefs politiques de l'époque ont pris conscience de la nécessité de la justice dans l'exercice de leur pouvoir. Les Psaumes de la Bible ont développé le sens de la vie intérieure chez les fidèles, humbles serviteurs, chefs ou rois.

C'est donc par le biais de la personnalité juridique et de la responsabilité morale et religieuse, que s'est lentement développée la notion de personne. A l'époque, on pensait que la personne était une entité psycho-spirituelle intérieure, théoriquement autonome et masquée par le corps biologique.

3. L'APPORT du CHRISTIANISME

C'est le christianisme qui a approfondi la notion de personne, en étudiant son comportement de pécheur responsable, capable de communication avec le prochain et de valorisation par l'exercice des vertus évangéliques.

L'intérêt pour la vie intérieure, on le doit principalement à saint Augustin (354-430) qui, en écrivant *Les Confessions*, a en quelque sorte légitimé l'examen de conscience en tant que personne aux prises avec la force du péché et l'appel de la transcendance divine.

Avant lui, saint Paul avait compris très tôt que l'homme était structuré en trois parties distinctes : « *que votre être en entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé sans reproche à l'Avènement du Christ* » (1-Thessaloniciens-5.23).

Selon saint Augustin, l'homme ou la personne humaine est affecté dès sa naissance par le péché originel lequel a pour effet d'entraver sa volonté, et de compter plus sur l'aide de la Grâce de Dieu pour se spiritualiser. Le moine Pelage, contemporain de saint Augustin qui le combattait comme hérétique, a au contraire insisté sur la valeur vertueuse de la volonté déjà prônée par les stoïciens. Ce courant a influencé plus tard la Réforme Protestante. La volonté est donc une composante importante de la personne. Parmi les philosophes alexandrins, citons Plotin dont l'intériorité mystique de la personne était le thème principal des écrits.

Le concept de personne s'est surtout développé au travers des controverses théologiques sur la Trinité, au cours des deux premiers siècles. Rappelons que la Trinité définit la nature et l'identité de Dieu, et qu'Elle se compose de trois Personnes : Dieu le Père, le Christ et l'Esprit-Saint, toutes participant à une même nature divine. Le don total et réciproque de chacune des Personnes l'une à l'autre fonde l'Amour.

Citons deux définitions théologiques de la personne humaine, qui aideront à clarifier ce concept :

1- **Le catéchisme de l'Église catholique** (article 357) : « *parce qu'il (l'homme) est à l'image de Dieu, l'individu humain a la* ***dignité de***

personne. *Il n'est pas seulement quelque chose, mais* ***quelqu'un.*** *Il est capable de se connaître, de se posséder, et de librement se donner et entrer en communion avec d'autres personnes ».*

2- **Le Petit Dictionnaire de théologie catholique** (Karl Rahner et Herbert Vorgrimier - p.359) : « *être une personne, c'est pour un sujet en tant que tel de se posséder soi-même, dans une relation consciente et libre avec le réel en tant que totalité, et avec le principe infini de ce réel, Dieu ».*

4. AUTRES POINTS de VUE sur la PERSONNE

Le philosophe anglais John Locke (1632-1704), définit ainsi la personne : « *la personne est un être intelligent et pensant, donc de raison et de réflexion, conscient de son identité et de sa permanence dans le temps et l'espace ».*

Rappelons la célèbre maxime de Kant : *« agis de tel sorte que tu traites l'humanité soit dans ta personne, soit dans la personne d'autrui, toujours en même temps comme* ***une fin****, et que tu ne t'en serves jamais comme* ***d'un moyen*** *».*

Le grand mouvement d'idées nouvelles dit « des Lumières» au 18e siècle, s'est intéressé à la défense de la personne humaine par le biais de l'élaboration des Droits de l'Homme. Débuté lors de la Révolution d'Indépendance des États-Unis en 1774, ce mouvement d'inspiration populaire pour la protection de la personne et l'égalité économique a culminé lors de la Révolution Française de 1789. En 1793, était publiée *« La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ».* En 1948, naissait « *La Déclaration Internationale et Universelle des Droits de l'Homme* », qui fut promulguée par l'Onu ; tous les États ne l'ont pas signée.

Puis, le développement rapide des innovations technologiques, du commerce international et, partant, du libéralisme économique, a eu pour effet d'éclipser la valeur humaniste de la personne au profit de l'individualisme égocentrique. Cette période s'étend depuis la Révolution Française jusqu'en 1870.

À cette époque, est né le mouvement dit du «Personnalisme Chrétien», fondé par les philosophes Max Scheler (1874-1929) et Emmanuel Mounier (1905-1960), en France, suivi par Louis Lavelle (De la Connaissance de Soi) et René Le Senne. Ce renouveau du spiritualisme se plaçait dans la postérité de Maine de Biran (1761-1824), et aussi de Bergson et de Teilhard-de-Chardin.

Un thème fondamental de cette doctrine est celui d'une radicale différence entre **personnalisme** et **individualisme**. La personne est étroitement solidaire du monde et de la communauté des hommes, alors que l'individu n'est souvent qu'une abstraite entité économique. Selon Mounier, ce qui caractérise la personne, c'est sa capacité de se détacher d'elle-même, de se déposséder, de se décentrer pour devenir disponible à autrui. On reconnaîtra ici, un des thèmes favoris des mystiques rhénans, tel Maître-Eckhart (1260-1327). Autre bel aphorisme de Mounier : *« l'individu pour la Société, la Société pour l'homme ».*

5. La PERSONNE : STRUCTURE et CARACTERES

A) L'APPROCHE OCCIDENTALE

Les philosophes occidentaux de la personne, au contraire des orientaux, n'ont pas cherché à déterminer le contenu et la structure de la personne humaine. Ils se sont bornés à décrire le comportement extérieur de la personne idéale, notamment chrétienne. Ils se sont mis d'accord depuis saint Paul, sur la structure trinitaire de l'homme à savoir : le corps, l'âme psychique, l'Esprit véritable noyau spirituel. L'essentiel de leurs recherches a porté sur les caractéristiques et capacités psychologiques de l'espèce humaine, telles par exemple :

- la capacité de :
  mémoriser les sensations, images et idées,
  conscience réflexive,
  parler et entrer en communication avec d'autres hommes,
  raisonner et réflechir,
- la prévalendce de la volonté sur l'instinct,
- la sensibilité à la transcendance.

La personne humaine idéale, parvenue à son plein épanouissement, témoigne à notre sens de quatre vertus fondamentales, à savoir :

- la maîtrise mentale et corporelle,
- la connaissance,
- la capacité d'aimer,
- la sensibilité à la Beauté.

Cette conception universelle, voire théorique, de la personne, n'incite pas à distinguer parmi les personnes que nous rencontrons, ce qui les **singularise**. Cette singularité due à la race, l'environnement, l'expérience de la vie professionnelle et familiale, entraîne des **différences**, sources de conflits ou d'échanges pacifiques et fructueux.

B) L'APPROCHE ORIENTALE

La question qui préoccupe certains philosophes et psychologues de la personne est de déterminer si, par exemple, l'expérience d'un grand artiste, peintre ou musicien, s'inscrit dans la profondeur de son être. Dans ce cas, la pensée personnaliste devra admettre l'hypothèse de la réincarnation de la personne d'une « vie à l'autre », cette dernière recueillant les fruits et l'expérience de la vie précédente.

Autre question fondamentale : quelle est la structure de la personne humaine ? À ce sujet, il est intéressant d'écouter les personnes qui ont approché la mort ou vécu une « décorporation ». La plupart (et aussi, les livres du Docteur Kubler-Ross) disent qu'ils se sont sentis sortir de leur corps, tout en ayant la sensation qu'ils vivaient dans un corps immatériel. On sait par ailleurs que certaines personnes ayant subi l'amputation d'un membre, ressentent sa présence des mois durant.
La Tradition des religions de l'Inde enseigne que le corps humain se compose de plusieurs corps invisibles emboîtés les uns dans les autres, comme des poupées russes. Ils se composeraient de grains microscopiques et invisibles d'énergie divine, ou tout au moins spirituelle. Ce courant d'énergie s'appelle « Prana », terme courant chez les yogis ; ces corps différent entre eux selon leur taux vibratoire et le niveau de leur champ de conscience. Les noms de ces différents corps sont les suivants :

• corps :	• physique	• éthérique ou mental,
	• astral	
	• mental	• spirituel («moi spirituel ou atman», selon le terme habituel).

Partant de la Tradition des Védas et aussi de l'expérience de ceux qui ont vécu des décorporations, ou ont bénéficié de miracles de reconstitution de la chair, on peut proposer l'explication suivante de la structure de la personne humaine :

- notre véritable personne serait l'ensemble de ces corps d'énergie, et invisibles, marqués dans leurs mémoires de nos expériences de vies et incarnés dans un corps dense de matière physiologique. On rejoint ainsi la *« théorie des Anges »* qui ont chuté dans notre monde matériel dont leur corps est composé.

Le Bouddhisme contredit cette thèse, puisqu'il ne croit pas à l'existence éternelle d'une personne substantielle, laquelle survivrait à sa mort physique ; c'est la doctrine de l'Anatman, souvent incompréhensible pour un occidental.
La personne humaine serait transitoirement composée de cinq agrégats instables :

- les matières corporelles,
- les sensations,
- les perceptions,
- les volitions,
- le ou les courants de conscience.

Selon les Bouddhistes, seul le courant de conscience, influencé par l'expérience de vie, se transmettrait d'une vie à l'autre ; ainsi, l'enfant nouveau-né serait le résultat du courant de conscience de la vie précédente, des gênes des parents, et de l'influence du milieu environnant, familial et social local.
La différence fondamentale entre penseurs occidentaux et orientaux, concerne l'existence de l'ego. Cette structure psychique d'autodéfense est le plus grand obstacle au développement harmonieux de la personne. L'ego est pourtant nécessaire durant la période de formation de la personne afin de la protéger. Si la personne se laisse aller en satisfaisant ses besoins de domination, de possession et de

jouissance, elle se désorganise intérieurement, et termine parfois dans la dépression et le crime. Les spiritualités orientales enseignent qu'il faut que l'ego disparaisse progressivement par la souffrance acceptée, le détachement, les exercices de méditation et de distanciation intérieure.

6. CONCLUSION

Si la conception indienne de la personne humaine théorique peut satisfaire un chrétien chercheur de spiritualité, il n'en reste pas moins que la réalité de la réincarnation bien que logique, reste à démontrer. Cette approche théorique et séduisante de la nature de la personne, ignore les différences réelles entre ces personnes, dues au milieu, à la santé, à l'éducation, aux traditions religieuses, au métier exercé. Alors que la plupart des religions insistent sur la bonté originelle de la nature humaine (exemple de la nature du Bouddha), les psychiatres contemporains en doutent. Selon l'éducation reçue et le milieu familial, un homme peut devenir un criminel ou un saint.
En voulant évaluer une personne au regard des critères courants de moralité et de spiritualité, la prudence conseille de garder en mémoire à la fois la constitution théorique de la personne, comprise entre **un ange parfait source de sa dignité** et **la réalité** de sa personne présente, c'est à dire ce qu'elle est. Il faut ainsi porter sur toute personne un double regard, source du respect que nous lui devons.

Bibliographie principale

- Encyclopédie des Religions (volume 2)
  Ysé Tardan-Masquelier et Frédéric Lenoir - Bayard Editions 2000
  Lire en particulier l'article de Michel Meslin (p.1709)
- Convergence du Christiannisme et du Bouddhisme
  édité par l'Institut Karma-Ling
  Conférence du Père Bernard de Give, moine cistercien
  «Philosophie de la Personne et non-moi du Christianisme»
- La Personnalisation
  Emmanuel Mounier - Collection «Que Sais-je ?» - PUF
- Réconciliation avec la Vie (trois tomes)
  R.Emmanuel - «Pour la constitution ésotérique du corps humain selon la Tradition hindouiste» - Editions R.André - Paris 1964.

Les sept portes mystérieuses

Par Lumiel

L'Inde et sa philosophie fascine depuis la plus haute Antiquité. Les compagnons d'Alexandre-le-Grand appelaient déjà les yogin (un yogi ; une yogini ; des yogin), des «*gymnosophites*» ou les «*Sages nus*». Apulée, auteur-latin du IIe siècle après J.C., rapporte que Pythagore, après son séjour dans les Temples égyptiens, se rendit en Inde où il apprit l'essentiel de sa philosophie. Un récit, qui semble vraisemblable, dit qu'un Sage Indien rendit visite à Socrate à Athènes. Certains Chrétiens paraissent également avoir connu de près les doctrines hindouistes et nous pouvons citer : Clément d'Alexandrie, Origène, St-Jérôme et St-Hyppolyte.

Mais c'est vers la fin du 18e et début du 19e siècles, que l'Occident commença à comprendre, à travers la traduction des grands textes sacrés (Upanishad – Ramayana – Baghavad-Guita – etc...), que le Yoga pouvait être autre chose que de la gymnastique, et se basait en fait sur un réel contenu philosophique. Le terme «*YOGA*» -qui vient de la racine sanskrite «*yug*» signifiant «*UNION*»- est, pour l'Hindouiste, une quête de la délivrance du petit soi pour le mener à l'épanouissement de toutes ses potentialités, puis à son propre dépassement humain dans l'Illumination du SOI (en majuscules...).. Il ne doit donc pas être réductible au Hatha-Yoga (celui des asanas, les postures), ni au Yoga tantrique -surtout celui de la «*main gauche*» qui, avec la maîtrise de l'énergie sexuelle (yogi et yogini travaillant de concert durant de longues années) éveille la Kundalini (énergie cosmique lovée dans le corps humain, d'où son nom de «Serpent»).
«*la Conscience dort dans le minéral...*
Elle frémit dans le végétal...
Chez l'animal, elle s'agite...
Chez l'homme, elle prend conscience d'elle-même...».

Le grand Soufi Jallaloudin-Rûmi, du XIe siècle, transcrit de cette façon poétique le message métaphysique du VEDANTA (l'un des textes les plus importants de l'Hindouisme), développé par Patanjali, puis par Shri Aurobindo dans ses oeuvres (jusqu'à l'avènement de la «*supra conscience*», qu'il nomme également «*surmental*»). «*Tant que l'égo domine en nous, nous menons une vie que le désir conditionne ; nous sommes le jouet des attractions et des répulsions instinctives. Mais le but ultime de l'évolution, c'est de produire l'être parfait*» (Swami Siddheswarananda).

Le Védanta donne de la spiritualité une définition très large : il admet en effet que l'homme peut s'acheminer vers le but suprême (la Réalisation ou l'Illumination), tout en remplissant intégralement les devoirs qui se présentent à lui ; il inclut ainsi le Divin dans le cadre de la vie quotidienne. ICI ET MAINTENANT..... que nous soyons dans la vie profane, ou au fond d'un temple ou d'un monastère, TOUT nous est déjà donné afin que nous parvenions à cette Libération, car le Védanta précise bien que «*c'est dans ce corps que la Réalisation doit avoir lieu*», et non pas dans un hypothétique paradis après la mort, comme le révèlent (sic...) beaucoup de religions dogmatiques.

«*La Baghavad-Guita n'est pas une doctrine secrète qui se transmet à l'Initié(e) dans le silence de la forêt ; elle est prêchée au milieu des agitations de la vie et dans le tumulte de la bataille. L'héritage biologique est tout instinctif ; chaque fois qu'un essai d'unification sera tenté sur ce plan inférieur, il ne pourra réussir. L'individu ne progressera pas, et l'homme restera un loup pour l'homme. Pour que les choses changent, il faut que la société ait à sa tête des Maîtres spirituels qui s'efforceront de dégager ces forces divines qui sont inscrites en chaque individu ; car ces Maîtres élèveront alors le niveau général de la Conscience. L'équilibre supérieur vers lequel nous devons tendre est l'état dans leque s'établit celui qui perçoit l'Intelligence Cosmique*» (Swami Siddeswarananda).

«*Brahman*» désigne la Réalité Universelle, «*Atman*» (ou «*le grain divin en l'être humain*») désigne la réalité individuelle ; et «*Bûddhi*» (ou «*l'intuition supérieure en l'être humain*») connaît intrinsèquement les trois états cohabitant en nous : l'état de veille, l'état de rêve et l'état de sommeil profond, car elle existe dans chacun de ces trois états comme «*faculté suprême d'Intuition Métaphysique*» (et non le sixième sens, encore proprement au niveau de l'intellect). Pour développer cette dernière faculté, des Sages Indiens, les «*Rishis, ou Grands Voyants*», se retirèrent au fin fonds des forêts, il y a plus de 5.000 ans, afin d'y méditer des heures et des heures durant... à la suite de cela, ils purent réaliser la Réalité et connaître (c'est-à-dire naître-avec..) Brahman ; ils ont ainsi pu poser les bases du Yoga.

Le Yoga est «*l'arrêt des modifications mentales*», nous apprend Patanjali dans ses écrits «*Les Yogas Sûtra*» ; il fut l'un des grands

Maîtres spirituels de l'Inde, et il vécut au II° ou III° siècle avant J.C. Il a exposé en détail les techniques de l'ascèse yogi et de la méditation (voir le livre de Mircéa Eliade : «*Patanjali et le Yoga*»). Il expose d'abord les «*Cinq abstentions primordiales*» nécessaires avant que d'entreprendre un Yoga quel qu'il soit :

1 - AHIMSA	ne faire de mal à aucun être
2 - SATYA	ne pas mentir (surtout pas en pensée)
3 - ASTEYA	ne pas voler ni convoiter
4 - BRAHMACARYA	continence sexuelle et mentale
5 - APARIGRAHA	ne pas être avare (même au mental).

Puis, une fois le contrôle absolu obtenu de ces 5 abstentions, l'aspirant peut alors passer au «*Cinq Niyama*» :

1 - SAUCA	propreté extérieure et intérieure
2 - SAMTOSA	sérénité et bienveillance envers autrui
3 - TAPAS	ardeur ascétique
4 - SVADHYAYA	étude des Ecritures avec le JAPA = répétition de la Syllabe Sacrée «AUM»(ÔM), ou du Mantra reçu de son Guru
5 - ISVARA-	le fait de déposer tout action, toute pensée, PRANIDHANA «aux Pieds du Seigneur de son coeur», avec l'abandon complet de soi-même.

Ensuite, le travail de concentration et de méditation se dévoppe à-travers les postures particulières du Hatha-Yoga, la discipline très stricte (et particulièrement dangereuse si effectuée sans un Maître...) du Souffle : le PRANAYAMA.

Nous allons maintenant aborder les principales Voies du Yoga, en-dehors du Hatha-Yoga bien connu en Occident -quoi qu'il soit encore trop souvent pris pour une gymnastique permettant un bien-être physique et mental... alors que les asanas sont faites pour éveiller la Kundalini et mener à l'Illumination ! D'où le choix d'un Maître compétent en ce domaine, car il y a réellement un risque pour la santé physique, mentale et psychique.

JNANA YOGA (ou : Yoga de la Connaissance)
La Libération, ici, ne s'atteint qu'à-travers la participation entière du Yogi à la «*Nature même de Dieu*» ; il faut ainsi devenir, par l'étude et la compréhension en profondeur et en réalité des Ecritures (de toutes les Ecritures, quelles que soient les religions ou les philosophies choisies...), un «*Jnâni-Bhakta*» (ou : Amant de Dieu).

Le Védanta-Advaïta (la «Non-dualité» = l'être humain ne fait qu'UN avec sa Déité), est une des Ecritures de base de ce Yoga, dont le chantre fut Sankaracârya (vers 750 de notre ère), qui expliqua que le Jnâna-Yoga était une voie complète pour atteindre la Réalisation. Mais il insista aussi, et surtout... sur le fait que ce Yoga exigeait de réelles compétences intellectuelles = raisonnement corret, compréhension de plus en plus poussée des Ecritures, discrimination et esprit de synthèse, talent d'orateur pour argumenter et réfuter ; enfin, volonté de fer et persévérance dans l'étude des Textes, afin de savoir séparer le Réel de l'irréel.

Après étude sincère et complète des trois états : veille, rêve, sommeil profond... l'aspirant sait alors prendre de la distance avec ses trois premiers corps : grossier, subtil et causal ; il connaît ainsi ses fausses identifications, et il pourra «*se jeter à corps perdu*» dans la méditation, qui le mènera à la Délivrance.

Sankaracârya reconnaîtra pourtant, avec d'autres Maîtres spirituels, que le Bhakti-Yoga était, surtout pour notre époque actuel (Kali-Yuga, l'Age de Fer...), «*la Voie de la Dévotion la plus sûre pour réa liser la Réalité*». Effectivement, lorsque l'on se penche sur ce qu'est vraiment le Jnâna-Yoga, on se rend vite compte quel travail de Sisyphe il représente... et qu'il faut surtout, en plus du temps nécessaire, rencontrer un réel et parfait Maître dans ce Yoga, ce qui est de plus en plus rare actuellement, même en Inde...

BHAKTI YOGA (ou : Yoga de la Dévotion)
Cette Voie serait en effet, la meilleure pour notre ère car elle est un peu plus rapide, plus naturelle et plus accessible car toute de dévotion, et aussi plus complète. Ce Yoga est dit «*de la méthode du petit chat*» = car la chatte prend son petit par le cou et le mène là où il sera le mieux, et protégé de tous périls.... que le châton apprécie ou

pas (car elle peut tout aussi bien le déposer sur un coussin de velours que sur un tas de fumier !!), il s'abandonne à sa mère car il a toute confiance en elle.

Bhakti-Yoga présuppose donc un abandon total et une confiance aveugle en l'action *«du Seigneur de notre coeur»,* afin d'atteindre la Délivrance. C'est la célèbre phrase de Jésus avant de monter sur la Croix : *«que Ta Volonté soit faite, Père, et non la mienne»*. C'est cet amour total et cette confiance absolue qui purifieront le psychisme du Yogi, et tous ses actes, tous ses désirs, pensées et aspirations... seront remis au Seigneur, car le Bhakti-Yogi voit l'univers entier comme la réelle Manifestation Divine. Cette Voie est particulièrement difficile malgré tout, car elle sous-entend la mise à mort, (en le transmutant tout de même..), de l'égo personnel, égotiste et égocentriste.... tout un programme... surtout pour nous, les occidentaux élevés actuellement dans le culte de la réussite personnelle...en écrasant si possible, les voisins...

A cette fin, sa croyance et sa dévotion seront nourries par les rituels, les pélèrinages, la fréquentation des Sages et des Maîtres, les jeûnes et surtout, la répétion du MANTRA ; celui-ci, en sanskrit, langue vivante donc réellement créatrice, composé de «mots-germes, les bîjas», est donné par le Guru - dans le sens indien du terme = le Transmetteur de la Spiritualité non pas virtuelle mais en Réalité, le Brûleur des Obstacles pour son disciple. Le Mantra sera répété sans faille à haute voix et ce qui est encore mieux, intérieurement = et c'est le JAPA, afin de transmuer l'aspiration spirituelle en amour passionné et même extatique : PREMA ; le plus bel exemple de Prema, en est l'amour des Gopis et surtout de Râdhâ, pour KRISHNA, l'Amant Divin (voir la célèbre «Nuit Bleue» dans les mythes indiens... au cours de laquelle Krishna combla l'âme de toutes les Gopis en dansant individuellement mais en même temps, avec chacune d'elles... Belle métaphore s'il en est...).

KARMA YOGA (ou : Yoga des Œuvres)
Dans la Baghavad-Guita (*«Le Chant du Seigneur»*), Krishna l'Instructeur Divin, insiste bien :
«ce n'est pas en s'abstenant d'agir que l'homme atteint la Liberté du Non-agir ; ni simplement en renonçant aux œuvres, qu'il parvient à

la Perfection. Car nul ne demeure un instant, sans action ; tout être est inévitablement contraint à l'action par les modes (les gunas = tamas, force d'inertie ; rajas, force d'action ; satva, force d'équilibre), nés de la Nature (Prakriti ou Maya)».

Et Il ajoute : *«tu as droit à l'action... mais seulement à l'action.. et jamais à ses fruits ; que les fruits de tes actions ne soient point ton mobile ; et pourtant, ne permets en toi aucun attachement à l'inaction».* Ici, réside la principale difficulté de ce Yoga : travailler sans attachement, sans avoir en vue un quelconque intérêt personnel (argent, gloire, admiration et reconnaissance d'autrui, pouvoir sur les autres, etc...). Car, soyons honnêtes, il est extrêmement difficile, voire impossible, pour l'être humain lambda, de travailler de cette façon presque sur-humaine !!.... Ainsi que le dit la Bible *«seul Dieu peut sonder les reins et les coeurs...»* ; aussi, ne sommes-nous jamais certains de nos motivations les plus profondes, les plus cachées au fond de notre psychisme... ainsi que de celles des autres...

«Pratiquez les oeuvres en tant que sacrifice» précise Krishna, «et toute la vie, dans le monde, sera ainsi purifiée et sanctifiée par l'action perpétuellement sans désir. Alors, ce karma-yogi, ne demandant rien et n'attendant rien, maître de son esprit et de tous ses sens, a renoncé à toute appropriation ; satisfait de ce qu'il reçoit sans qu'il l'ait recherché, ayant franchi les dualités, n'enviant rien ni personne, égal dans l'échec et le succès, il n'est pas enchaîné alors même qu'il agit» (Baghavad-Guita – IV. 21.22).

Il existe une foultitude d'autres écoles yogiques, mais qui sont en fait des transformations ou des excroissances de ces principaux Yogas ; dues aux époques, aux sensibilités différentes, aux philosophies qui elles aussi, évoluent dans les âges. D'où la réelle importance, et nous n'insisterons jamais assez..... de trouver un Maître qui ne soit pas un charlatan ou un illuminé, car alors, c'est la chute certaine accompagnée de problèmes psychologiques ou physiques sans fin !...

Car, ainsi que vous avez pu l'entendre, pratiquer réellement un Yoga n'est pas affaire d'êtres immatures ou de simples curieux = comme en F.°. Maç.°., l'engagement doit être sincère et total, avec une conscience, un éveil et une parfaite honnêteté vis-à-vis des Maîtres et surtout, de soi-même.

Nous allons maintenant, aborder la description des *«corps différents de l'être humain (ou Kosha, l'étui)»*, tels que les conçoivent les Hindouistes.

I – CORPS DENSE PHYSIQUE

1/ ANNAMAYA KOSHA
c'est la stratification la plus dense et la plus inerte de l'être humain ; elle est composée d'éléments chimiques (atomes, molécules, etc...) provenant de la nourriture (solide, liquide, et oxygène de l'air)

2/ PRANAMAYA KOSHA
c'est l'ensemble des énergies à l'oeuvre dans le corps et circulant dans les Nâdis (canaux subtils, et il en existerait plus de 72.000....). Les trois principaux qui nous intéressent ici, sont autour de la colonne vertébrale, mais ne peuvent être visualisés par un regard humain :

- à droite .... PINGALA (le Soleil)
- à gauche .... IDA (la Lune)
- au centre .... SUSHUMNA (dans lequel monte la Kundalini).

Ces trois koshas ont quatre dimensions = trois dans l'espace (hauteur, longueur, largeur) et une dans le temps.

II – CORPS SUBTIL PSYCHIQUE

1/ MANOMAYA KOSHA
c'est le psychisme en général, comprenant le mécanisme de conscience de veille+l'inconscient de la psychologie occidentale (pulsions, instincts, complexes, névroses, etc...).
Il comporte des instruments subtils de perception et d'action (les 6 sens), la mémoire individuelle et la mémoire héritée de nos ancêtres. Il ordonne les actions du corps et agit sur la stratification prânique à travers les chakras (centres de transformation des énergies psychiques)

2/ VIJNANAMAYA KOSHA
c'est le siège de l'égo (ou principe d'individualisation de l'égo vert à l'égo mûr). Ses instruments sont l'intellect, la raison doublée de la discrimination. Il peut contrebalancer les pulsions insconscientes et inhiber ou contrôler les instincts. Il est le centre permanent de réfé-

rence : par exemple, si JE dis «*je pense que je pense*», c'est une action réfléchie de Vijnanamaya Kosha...
Ces deux koshas n'existent que dans le temps.

III – CORPS CAUSAL

1/ ANANDAMAYA KOSHA
sa nature réelle est Joie et Félicité pures, au-delà de toute dualité. Son centre est Jivatman (le Divin en l'être humain), qui est à toujours le «*Spectateur-Architecte profond*». Il est au-delà du temps et de l'espace, et ne peut être connu que dans les plus profonds Samadhis (états extatiques) ou après la mort. Nous avons maintenant le panorama exact du travail à effectuer dans nos différents corps, afin d'avancer sur la Voie de la Réalisation !... Bien entendu, nous avons toujours conscience que cela pourra prendre toute notre vie et même (et j'en suis intimement persuadée...) plusieurs vies successives en réincarnation... sauf Grâce spéciale nous étant réservée, il ne semble pas que cela puisse advenir dans la minute qui suit... (sourions un peu = si cela se passe, prévenez-nous tout de suite, que nous puissions en profiter en recevant immédiatement votre Darshan : la Joie infinie de votre bénédiction en tant qu'Etre Réalisé !!....).

En attendant (si je puis dire....), abordons maintenant la description des «7 Portes mystérieuses» dans l'être humain ; bien entendu, cela ne sera qu'intellectuel, car je ne prétends SURTOUT PAS... être un Maître en Yoga... Ce n'est pas à vous, F.°. Maç.°., que je rappellerai l'importance symbolique du Nombre 7 qui nous accompagne tout au long de notre Chemin Initiatique, du Premier au Dernier Grade... et que nous étudions sans faillir...

Mais nous pouvons le découvrir aussi sur d'autres Sentiers : à Babylone déjà, Ishtar descendant aux Enfers afin de combattre le mal, doit franchir 7 portails ; certains recueils égyptiens (surtout ceux découverts à Beni-Hassan) contraignent le défunt, à travers les Ecritures, à traverser 7 chambres ; Jésus-Christ parle également des 7 Portes de l'Eglise ; n'oublions pas aussi, les contes mythiques et principalement celui de Blanche-Neige et des 7 nains -elle-même étant un symbole de l'alchimie, à travers le noir (de sa chevelure et de ses yeux), le blanc (du teint de sa peau) et le rouge (de ses lèvres).

Enfin, rappelons-nous les courants telluriques et la Vouivre celtique, nous donnant la clef des courants chtoniens et cosmiques répondant dans et sur la terre, à *«la puissance du Serpent, le PenDragon»* dans l'être humain, afin de les réunir dans le Grand Tout. Nous pouvons découvrir ici, que les 7 chakras ne sont pas étrangers à l'Occident...

Les CHAKRAS = visualisés par le Yogi capable de les voir, apparaîssent comme des «roues tourbillons», car effectivement, ils tourbillonnent avec des impressions colorées instables ; ils sont symbolisés par des fleurs de lotus, avec les différentes teintes leur appartenant en propre. Ils sont également le siège d'une forme spéciale d'énergie à la fois psychique et énergétique. Voyons, tout d'abord, les deux principaux situés à l'opposé dans le corps humain :

1/ MULADHARA CHAKRA
le chakra RACINE du pôle ESPECE, situé au niveau de l'anus ; siège de la KUNDALINI lovée en lui, qui est une énergie subtile et cosmique de l'individu = la force évolutive de toutes ses potentialités. C'est dans le Muladhara que se rejoignent la force cosmique masculine (aspect créateur et statique : SHIVA), et l'aspect féminin cosmique universel (la Nature, Prakriti ou Maya, ou SHAKTI) ; ceci est symbolisé par le Lingam de Shiva reposant au sein du Yoni de Shakti.

2/ SAHASRARA CHAKRA
chakra du pôle INDIVIDU ; situé dans le cerveau, en traçant une ligne imaginaire reliant les deux tempes ; mais il **n'est pas le cerveau**, qui est son instrument et sa contre-partie corporelle. Il est représenté par un «*lotus lumineux aux mille pétales*», car les impressions lumineuses y sont très perceptibles et nombreuses ; c'est son ouverture par la Kundalini qui permet à l'être humain de se relier au Cosmique et d'accéder ainsi au statut de «*Réalisé*». Sushumna est le conduit principal, le Nâdi du Prana et de la Kundalini, de Muladhara à Sahasrara ; là, il bifurque vers le sommet de la tête où les cheveux se couronnent, puis vers l'espace entre les deux yeux : AJNA CHAKRA. Il est le trajet de l'énergie de la Kundalini, qui va de l'anus au sacrum, puis rejoint et longe la moëlle épinière, et enfin se prolonge dans les centres supérieurs du cerveau. Au passage, Kundalini «*perce les chakras principaux*» en leur faisant libérer leur énergie propre (les forces psychiques subtiles qui agiront alors sur les organes commandés par les chakras rencontrés et ouverts).

Ni IDA, ni PINGALA n'ont accès à ce travail spécifique ; car ces deux canaux ne peuvent faire monter Kundalini que *«par étincelles sporadiques»* qui n'ont donc pas assez de puissance pour ouvrir les chakras ; il faut alors que l'aspirant apprenne par le Yoga, à maîtriser Kundalini dans le canal du centre, Sushumna. Voyons maintenant les cinq autres Chakras =

1- SVADISTHANA CHAKRA
il est situé immédiatement au-dessus de Muladhara, et il assure la maîtrise des énergies d'exécrétion et des réflexes sexuels

2- MANIPUKA CHAKRA
chakra de l'ombilic = il contrôle le foie, l'estomac, l'intestin grêle ; donc, l'assimilation et la nourriture ; il est doublé de Surya et Chandra chakras, qui régulent l'énergie assimilatrice, Samana-Vayu

3- ANAHATA CHAKRA
il est le siège du «coeur mystique, siège de JIVATMAN (le Divin en l'être humain)», et il correspond psychiquement au coeur organe et muscle de chair. Il se situe au-dessus de l'estomac, dans la cavité creusée entre les côtes. Il est très important, car c'est ce chakra qui relie l'âme humaine de façon mystique à sa Déité, lorsqu'il est *«ouvert et éveillé»*

4- VISHUDDA CHAKRA
il commande le pharynx et les cordes vocales, contrôle Udana Vayu, toutes les formes d'énergie psychologique qui aboutissent à l'expression de la pensée ; il contrôle également la gorge, la bouche et les mimiques du visage

5- AJNA CHAKRA
se situe entre les sourcils, au milieu du front, derrière l'os frontal et dans le cerveau (c'est le célèbre 3e Oeil de Shiva....) ; il contrôle et éveille l'intuition métaphysique, et il a un rapport avec la glande pinéale.

A tous ces chakras, sont également associés des dieux et des déesses, des couleurs, des sons vibratoires (ou semences sonores : le bîja), des diagrammes (yantras et mandalas), des symboles animaux et végétaux.

Cette description est bien sûr et par la force des choses, très limitée car il faudrait des heures pour en parler en détail... pour celles et ceux qui seraient intéressé(e)s, je recommande deux ouvrages de référence = «*La Puissance du Serpent*» de Arthur Avallon, ainsi que «*Le Guide du Yoga*» de Shri Aurobindo (sans oublier les livres cités au cours de cette intervention). Tout ce long et puissant travail doit mener en fait à l'état de SAMADHI ou UNION complète avec le SOI ; ou encore, l'état de JIVAN MUKTA, le Libéré Vivant, le Réalisé.

A-travers ces Yogas, peuvent se développer les SIDDHIS (ou pouvoirs psychiques : voyance, clair-audience, téléphathie, bilocation, puissance psychique, guérison, etc...), dont usent et abusent certains Fakirs et Saddhus, et que recherchent plus spécialement certains occidentaux... Ces pouvoirs en fait, sont des épreuves et des obstacles sur le Chemin de l'Illumination, car ils risquent fort de faire retomber l'aspirant qui s'y arrêterait, à un niveau encore plus bas que celui où il était initialement sur le plan spirituel. Car, ainsi que le dévoile KRISHNA le Grand-Instructeur de la Baghavad-Guita : «*tu as droit à l'action mais seulement à l'action, et jamais à ses fruits. Que les fruits de l'action ne soient point ton mobile ; et pourtant, ne permet en toi aucun attachement à l'inaction*» ; ceci est le SECRET du DETACHEMENT au coeur même de l'activité la plus réelle et même la plus mondaine.

Mais **en fait**, et sans parler de Libération encore trop loin de nous.... ces Yogas apportent (entre les batailles sévères que nous livrons....) une sérénité intérieure grandissante, une santé physique plus préservée (c'est certain...), une créativité plus riche dans la vie de chaque jour, une force morale permettant de mieux appréhender les coups durs de la vie (pour soi et pour les autres), une vue plus élargie et plus positive de la destinée humaine.

Mais SURTOUT... SURTOUT... une réelle compassion, une sincère empathie envers TOUT ce qui est vivant dans l'univers, un épanouissement du coeur et de l'âme. Car, ainsi que l'enseigne AMMA, la seule **«Réalisée»** connue actuellement dans le monde entier (et il faut l'avois VUE pour comprendre exactement ce que CE MOT VEUT DIRE....) = «*le premier but de la pratique spirituelle est de développer un coeur débordant d'amour envers tous les êtres. AUM... SHANTI... SHANTI... SHANTI...*». Namasté, mes SS.°. et mes FF.°.

Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon

Par J.B Bricaud

Cet article a été publié dans la revue
il y a juste cent un ans, en décembre 1909.
Nous savons que d'autres études fort intéressantes
ont depuis été publiées sur ce sujet
mais nous avons pensé qu'il pourrait être intéressant
de prendre connaissance d'une étude maintenant centenaire.

Il est très difficile d'avoir des renseignements précis sur le groupe des Illuminés d'Avignon et sur son fondateur ; ce que nous allons dire n'est que le résultat des recherches à travers les ouvrages et les mémoires du temps.

Antoine-Joseph Pernety naquit le 13 février 1716 à Roanne. Il était le neveu de l'abbé Jacques Pernety, écrivain né à Lyon en 1696, qui s'appliqua spécialement à l'étude de l'histoire naturelle et des beaux-arts, se fit connaître par ses importants travaux historiques sur Lyon et aussi par ses fameuses lettres philosophiques sur les « Physionomies » [1].

De sa jeunesse, nous ne savons rien ou presque rien, sinon qu'il fit ses études religieuses, entra jeune dans les ordres et prononça ses vœux comme bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ses supérieurs l'employèrent à des travaux littéraires. C'est ainsi qu'il publia plusieurs ouvrages et, entre autres : Le *Manuel bénédictin* [2] en 1754 et le *Dictionnaire portatif de peinture, de sculpture et de gravure* [3] en 1757.

C'est également à cette époque qu'il publia ses ouvrages hermétiques : *Les Fables Égyptiennes et Grecques dévoilées* [4] *et le Dictionnaire mytho-hermétique* [5].

---

[1] Un autre membre de la famille Pernety, également célèbre, fut Joseph-Marie Pernety, baron, puis vicomte, général de division et sénateur français, né à Lyon en 1766 et mort en 1856.
[2] Manuel Bénédictin, 1 vol. in-8, 1754.
[3] Dictionnaire portatif de peinture, de sculpture et de gravure, Paris 1757, in-8. Traduit en allemand.
[4] Les Fables Égyptiennes et Grecques dévoilées, Paris, 2 vol. in-8, 1758. Réimprimés en 1786 et en 1795.

L'hermétisme et l'alchimie étaient alors en vogue. À l'instar d'un grand nombre de ses contemporains, et non des moindres, dom Pernety s'adonna à ces études.

Persuadé qu'Homère avait appris l'alchimie en Égypte, il ne vit dans *l'Iliade* que des leçons allégoriques sur cet art, et dans l'Odyssée qu'une peinture des erreurs où tombent les adeptes avant de parvenir à la connaissance du Grand œuvre ; aussi ses *Fables* contiennent-elles une explication hermétique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Dans le Dictionnaire mytho-hermétique, il s'applique surtout à expliquer les symboles des anciens alchimistes.

Il distingue aussi la chimie de l'alchimie : « *La chymie vulgaire, dit-il, est l'art de détruire les composés que la nature a formé, et la chymie hermétique est l'art de travailler avec la nature pour les perfectionner* ». Ce livre est la suite et comme le complément des *Fables Égyptiennes*.

Nous savons également qu'en 1763, Pernety suivit, comme aumônier, le célèbre navigateur français Bougainville dans le voyage qu'il fit aux îles Malouines et au détroit de Magellan.

De retour vers la fin de 1764, il rentra dans son monastère de Saint-Germain-des-Prés. Mais la vie monastique dut lui paraître lourde car il tenta d'en secouer le joug en signant la requête des 28 bénédictins de ce couvent qui demandèrent le 15 juin 1765 à être dispensés de leurs règles.

Ils n'obtinrent aucun résultat, sinon celui d'être fortement réprimandés par leurs supérieurs. Le 11 juillet suivant, Pernety et ses collègues se rétractèrent, mais sans changer d'avis. Toutefois, voyant l'inutilité de ses efforts, et entièrement dégoûté de son état, Pernety quitta peu après l'habit religieux pour se rendre en 1765 à Avignon, où il organisa, en 1766, le régime maçonico-hermétique, dit Rite de Pernety, et dont les adeptes reçurent dans la suite le titre d'Illuminés d'Avignon. Depuis quand Pernety faisait-il partie de la franc-maçon-

[5] *Dictionnaire Mytho-Hermétique, dans lequel on trouve les allégories fabuleuses des poètes, des métaphores, les énigmes et les termes barbares des Philosophes Hermétiques. Paris, 1758, fort in-12.*

nerie ? Où avait-il été initié ? Ce sont là des questions que nous n'avons pu résoudre. Toujours est-il que cette même année 1766, une loge était constituée à Avignon, sous les auspices de la « Mère Loge écossaise de Marseille », la loge « Saint-Jean d'Écosse de la Vertu persécutée » qui travaillait au nouveau régime institué par Pernety.

Pernety créa en outre le grade de chevalier du Soleil.

Obligé peu après de quitter Avignon par crainte de persécutions, Pernety se rendit en Prusse, à Berlin, où, peu de temps après son arrivée, il accepta les offres du roi Frédéric II qui le nomma, en 1967, conservateur de la Bibliothèque de Berlin et membre de l'Académie royale de cette ville avec 1.200 rixdals d'appointement. Peu après, il reçut le bénéfice de l'abbaye de Burgel, en Thuringe.

Or, chose singulière et drolatique à la fois, il paraît qu'en lui offrant ce poste et ce titre, Frédéric II, égaré par la similitude des noms, avait cru adresser son invitation à l'abbé Joseph Pernety, son oncle, l'auteur des *Lettres philosophiques sur les Physionomies*, dont nous avons parlé au début de cette notice ! Néanmoins, en souvenir de l'oncle, le roi de Prusse traita bien le neveu.

C'est à Berlin que Pernety publia son *Journal historique*, récit du voyage qu'il avait fait aux îles Malouines et au détroit de Magellan en compagnie de Bougainville, ainsi qu'une *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*.

C'est à Berlin qu'il fit la connaissance du comte et de la comtesse de Grabianka, staroste polonais, de la comtesse Stadnisca, du comte Tarnovski, du chimiste Louis-Joseph-Bernard-Philibert de Morveau, dit Brumore, du financier Mérinval, qui, tous, s'occupaient des sciences occultes. Ils se réunissaient pour travailler en commun et cherchaient avec ardeur la pierre philosophale, en même temps que, dans les combinaisons des nombres, les secrets de l'avenir et les réponses aux problèmes qui les intéressaient.

Mais, il était néanmoins resté en relations avec ses adeptes d'Avignon. Il dut même y revenir à plusieurs reprises, car, d'après Clavel, ce fut lui qui fonda en 1770 la Grande Loge du Comtat Venaissin. En réalité,

cette Grande Loge n'était autre que la loge « Saint-Jean d'Écosse de la Vertu persécutée » qui prit le titre de Mère Loge.

En 1766, la Mère Loge du Comtat Venaissin céda ses titres à la loge Saint-Lazare, de l'Orient de Paris, qui devint « Saint-Jean d'Écosse du Contrat social », et qui se qualifia plus tard de « Mère Loge Écossaise de France ».

La Mère Loge Écossaise de France professait la maçonnerie hermétique d'Avignon (rite Pernety) ; toutefois, en 1778, elle modifia les degrés d'instruction du rite Pernety, en portant le nombre des grades à six :

1 – le vrai Maçon ;

2 – Le vrai Maçon dans la Vie droite ;

3 – Le chevalier de la Clef d'Or ;

4 – Le chevalier de l'Iris ;

5 – Le chevalier des Argonautes ;

6 – Le chevalier de la Toison d'Or.

Ces six grades lui furent empruntés, dans la suite, par l'Académie des Vrais Maçons ou Académie des Sages, fondée à l'orient de Montpellier et qui s'occupait, sous le régime de Pernety, de science hermétique.

Il existait encore à Avignon, en 1774 et 1775, une loge qui, sous le titre de « Saint-Jean des Sectateurs de la Vertu », pratiquait le rite de Pernety. Elle se fondit, plus tard, avec « Saint-Jean d'Écosse de la Vertu persécutée » [6].

En 1776, alors qu'il était encore en Prusse, Pernety eut l'occasion d'étudier les théories de Lavater sur la physionomie. Il publia son livre sur la *Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, dans lequel il exposait les principes de la Physiognomonie. Cet ouvrage fut complété par les *Observations sur les maladies de l'Âme*.

[6] *G Bord. La franc-maçonnerie en France, pages 259 et 260.*

C'est au cours des réunions avec ses amis les hermétistes de Berlin qu'il eut l'occasion de lire quelques ouvrages de Swedenborg et, entre autres : *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer*. La lecture de ce livre l'enthousiasma. Il s'enquit de la vie de Swedenborg auprès des personnes qui l'avaient connu et fréquenté, notamment M. Christophe Springer, de Londres, et entreprit la traduction du latin en français des *Merveilles du Ciel et de l'Enfer*. Cette traduction parut en 1782, précédée d'un important « Discours préliminaire » de Pernety, d'un éloge de feu Emmanuel de Swedenborg prononcé le 7 octobre 1772, au nom de l'Académie des Sciences de Stockholm, par M. de Sandel que Pernety traduisit du suédois et d'une lettre de M. Springer, datée du 18 janvier 1782, écrite en réponse à une demande d'ouvrages et de renseignements concernant la vie de Swedenborg que lui avait adressée Pernety quelque temps auparavant.

Peu après la publication de la traduction des *Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, le roi de Prusse, ayant appris que Pernety avait embrassé les idées de Swedenborg, se brouilla avec lui et lui fit savoir qu'il lui retirait sa protection. Pernety quitta la Prusse dans le courant de l'année 1783 et vint à Paris.

Mais là, de nouvelles tribulations l'attendaient.

L'archevêque de Paris et les autorités ecclésiastiques ne pouvaient lui pardonner son insubordination, son escapade et le séjour qu'il avait fait chez un prince hérétique. L'archevêque tenta de lui faire réintégrer son couvent. Pernety refusa. La question fut portée devant le Parlement ; mais le Parlement s'étant déclaré en sa faveur, Pernety resta dans le monde.

Néanmoins, il fut obligé de quitter Paris et il s'en alla d'abord vivre chez son frère qui était directeur de fermes à Valence-sur-Rhône.

Pendant ce temps, le petit cercle hermétique dont il faisait partie à Berlin continuait toujours ses travaux. On raconte que, quelques années avant la Révolution, ses membres crurent, dans une de leurs réunions, entendre une voix Surnaturelle, émanée de la Puissance Divine, leur enjoignant de partir pour Avignon. Ils s'y rendirent et Pernety, de son côté, vint les rejoindre.

Au bout d'un certain temps, Pernety et le comte Grabianka, ayant acquis une certaine célébrité, réussirent à fonder – vers 1786-87 – un groupe qui eut un assez grand nombre de partisans.

Les réunions avaient lieu près de Bédarrides, dans la maison de campagne de Pernety qu'ils appelaient le Thabor.

Les membres étaient au nombre d'une centaine, résidant tant à Avignon que dans d'autres villes.

En 1790, parut un ouvrage intitulé : *Les Vertus, le Pouvoir, la Clémence et la Gloire de Marie, mère de Dieu*. Bien que l'ouvrage soit anonyme, on sait qu'il est de Pernety. Les opinions exprimées dans ce livre firent croire que les Illuminés d'Avignon faisaient de la Sainte Vierge une quatrième personne divine et l'ajoutaient à la Trinité. Aussi, les swedenborgiens, qui s'étaient flattés d'avoir à Avignon des coreligionnaires, virent-ils leurs espérances détruites lorsqu'ils apprirent qu'on disait que ces derniers adoraient la Sainte Vierge.

Le culte était absolument secret et au témoignage de Gombaud, vieillard mort en 1822, qui fut lié avec la plupart des sociétés secrètes et dont le témoignage fut recueilli par l'évêque Grégoire dans son *Histoire des Sectes religieuses* [7], chaque initié, à son tour, célébrait la cène quoiqu'il ne fut pas prêtre.

On a accusé les Illuminés d'Avignon d'admettre la communauté des femmes, mais il va sans dire qu'une telle imputation n'est fondée sur aucune preuve.

Par contre, Dampmartin a inséré dans le *Spectateur du Nord,* de 1799, un grand éloge des Illuminés d'Avignon qui lui inspirèrent un respect mêlé d'admiration. On les vit, dit-il, également tranquilles et fervents, pratiquer les vertus bienfaisantes, remplir les exercices de piété et faire revivre les mœurs des premiers chrétiens. Il ajoute que plusieurs membres de cette société lui prédirent, avec une clarté surprenante, les événements dont il n'a cessé d'être le jouet et la victime.

[7] *Tome II, page 197.*

La renommée des Illuminés d'Avignon s'accrut tellement que l'Inquisition crut devoir s'inquiéter d'eux, et le père Pani, dominicain, commissaire du Saint-Office à Rome, y publia, en 1791, un recueil de pièces concernant les membres du rite d'Avignon. Le père Pani dit que, depuis quelques années, Avignon a vu naître une secte qui se prétend destinée à réformer le monde, en établissant un nouveau peuple de Dieu. Les membres, sans exception d'âge ni de sexe, sont distingués, non par un nom, mais par un chiffre. Les chefs, résidant en cette ville, sont consacrés avec un rite superstitieux. Ils se disent très attachés à la religion catholique ; mais ils prétendent être assistés des anges, avoir des songes et des inspirations pour interpréter la Bible. Celui qui préside aux cérémonies se nomme *patriarche* ou *pontife.* Il y a aussi un roi destiné à gouverner le nouveau peuple de Dieu.

Un nommé Ottavio Cappeli, qui a été jardinier, puis domestique, correspond avec eux, prétend avoir des réponses de l'Archange Raphaël, et il a composé un rite pour la réception des membres. L'Inquisition lui a fait son procès, l'a condamné à abjurer ses erreurs et à sept ans de détention dans une forteresse. *La même sentence poursuit les membres de la Société des Illuminés d'Avignon*, comme s'attribuant faussement des apparitions angéliques, suspectes d'hérésie ; elle défend de s'y engager, d'en faire l'éloge et ordonne de dénoncer ses adhérents aux tribunaux ecclésiastiques.

La tourmente révolutionnaire vint jeter le trouble dans le groupement des *Illuminés d'Avignon*. Pernety, lui-même, subit une détention passagère pendant la Terreur. Arrêté en 1792, il fut sauvé par le 9 Thermidor. Il se retira de nouveau à Valence où il continua ses recherches hermétiques sur la pierre philosophale et l'élixir de longue vie. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1801, à l'âge de 85 ans.

Le père du général Thiébault qui connut beaucoup Pernety dit de lui, dans ses Souvenirs de Berlin : « *C'était un homme très savant. Il avait un caractère de modération et de bonhomie tel qu'il ne se brouillait jamais avec une personne, que même il obligeait quand il le pouvait, et qu'il était d'une complaisance précieuse dans la société. Il croyait à la cabale, aux revenants, aux sortilèges ; mais, malgré cela, tout le monde l'aimait…* ».

À la mort de Pernety, le nombre des adhérents à son groupement, qui avait diminué petit à petit, n'était plus que d'une vingtaine.

En 1804, il se trouva réduit à une dizaine.

De ce nombre était Beaufort et Chaix-Sourcesol.

Beaufort, ancien militaire, s'était retiré à Avignon où il publia sous l'anonymat et sans nom de lieu une traduction de l'hébreu, avec commentaire, du psaume *Exurgat Deus*. Il y soutenait que l'Arche d'Alliance, la Manne, les Verges d'Aaron étaient encore existantes et cachées dans un coin de la Judée, et qu'elles devaient reparaître un jour lorsque les Juifs entreront dans le sein de l'Église.

Chaix-Sourcesol était un prêtre insermenté, ancien économe du séminaire de Saint-Sulpice. Il publia, en 1800, à Avignon où il résidait, le *Livre des Manifestes*, en deux petits volumes, réimprimés à Paris, et dans lesquels il se prétendait inspiré de l'esprit de Dieu. Il publia aussi la *Clef des Oracles divins ou supplément au Livre des Manifestes* dans lequel il s'élevait contre le célibat des prêtres (il était prêtre marié), contre la confession, les reliques, le culte des images, etc. Ces deux premiers ouvrages furent suivis de l'*Évangile Éternel* « unique moyen de ramener les églises séparées à l'ordre de Dieu et au bonheur de leur destinée ». Dans cet ouvrage, il loue Saint-Martin « *l'homme de désir* » mais il n'a pas une haute idée de Jacob Boehm et de Swedenborg.

Chaix-Sourcesol alla propager ses idées aux États-Unis où il mourut.
Peu à peu, le groupe des Illuminés d'Avignon s'éteignait. Les derniers survivants entrèrent dans le Martinisme ; et, aujourd'hui, il ne reste plus rien du Rite des Illuminés d'Avignon [8], que le grade de Chevalier du Soleil qui, divisé en deux degrés, forme maintenant les numéros 27 et 28 du Rite Écossais Ancien et accepté.

---

[8] *Rappelons que ce texte a été écrit en 1909 (NDLR).*



Christine Tournier a lu pour vous…

Jean-Pierre Girard
La science et les phénomènes de l'au-delà [1]

Jean-Pierre Girard nous est connu comme scientifique, chercheur en psychophysique, conférencier ; il a été également officier et espion à la CIA pendant 11 ans. Aujourd'hui, il totalise 17 dépôts de brevets.
Comment résumer en quelques paragraphes un livre d'une telle densité, qui recèle tant d'informations, et qui est réalisé avec une précision d'ornithologue ! Pourtant, nous ne pouvons qu'apprécier cet ouvrage qui contient beaucoup de photos, de schémas, d'illustrations, des bibliographies après chaque article, au sein de chaque chapitre. Chacun de ces chapitres étudie un thème et contient même des conseils pour appliquer soi-même les possibles que l'auteur nous livre.
Le premier chapitre est consacré à l'étude de célèbres médiums, en partant des Sœurs Fox et du premier congrès spirite à Cleveland. La bourgeoisie lettrée se passionna pour Alain Kardec, sa Revue Spirite, et ses études très poussées des multiples phénomènes dits inexplicables. Sont particulièrement observés Daniel Dunglas Home, Eusapia Paladino, Franck Kluski, Rudi Schneider, Mrs Piper Eleonor, Pascal Forthuny, en leurs différentes « spécialités ». Sans compter le Manifeste de 1923, signé par 34 scientifiques, attestant de l'authenticité des phénomènes observés.
Le chapitre 2 multiplie les exemples prouvant que l'esprit ne meurt pas avec le corps et que la conscience n'est pas localisée véritablement. Un esprit désincarné peut communiquer avec un esprit incarné car tous deux possèdent des particules de psycho- matière communes, hors du temps et de l'espace. Maintes théories viennent à l'appui du propos, dans un grand souci d'honnêteté. L'hypothèse d'une vie après la mort est soutenue, entre autre, par le Dr Charbonier, médecin anesthésiste réanimateur. D'ailleurs, la mécanique ondulatoire conduit à une théorie électromagnétique de l'esprit.
Le chapitre 3 est un ensemble d'articles s'appuyant sur l'idée de non localisation de la conscience et sur la puissance de l'esprit sur la matière.
Le chapitre 4 s'interroge sur la grande question du divin dont les scientifiques commencent sérieusement à débattre, ainsi que sur les questions du libre arbitre, du poids de l'âme, des « coïncidences », de l'ef-

[1] *Monaco, Éditions Alphée, 2010, 711 pages.*

ficacité de la prière, et même d'une zone du divin dans le cerveau !
Le chapitre 5 s'intéresse à la nature de l'esprit et aux neurosciences, avec, en particulier, les expériences dites de mort imminente, les sorties hors du corps. Y est étudiée l'action du glutamate, de la kératine et des endorphines.
Le chapitre 6 est consacré à la médiumnité associée à la psychométrie, la clairvoyance et la précognition. Les peintres Augustin Lesage, Luiz Gasparetto, les médiums Matthew Manning, Rosemary Brown (qui communiquait avec des musiciens célèbres décédés), l'écriture automatique, la clairvoyance, leur utilisation dans l'espionnage, en particulier militaire. Le tout est accompagné d'exemples pratiques.
Le chapitre 7 étudie les régressions, la réincarnation, en partant du Vedanta et du bouddhisme, en passant par les premiers chrétiens, insistant sur les notions de Karma, sur l'hypnose, l'inconscient collectif et l'idée de « déjà vu »… La physique quantique, elle, induit une théorie sur une certaine « forme » de réincarnation psychique.
Le chapitre 8 contient les témoignages de « présences » à partir de photos expertisées, et énumère des observations de transcommunication à travers des intermédiaires tels que magnétophones, télévisions, radios. Même des prêtres (en particulier le Père François Brune) expérimentent les moyens de communication avec ce qu'on nomme « l'au-delà ».
Le chapitre 9, enfin, aborde la réversibilité du temps et l'immortalité quantique. La précognition en est un exemple. Le tout s'achève sur les positions d'Einstein et la variante d'Heisenberg, sur la physique quantique et les multivers.
Ce gros volume est à lire entièrement, goutte à goutte, même si cela doit prendre des semaines, tant il est riche d'informations, de théories scientifiques, de recherches au-delà de la réalité immédiate. L'auteur veut simplement démontrer que le hasard n'existe pas, que l'apparence que nous percevons n'est que le haut de l'iceberg de l'univers sensible, et que le vivant fait partie d'un tout qui appartient au divin.

Pascal Bernadet : Paroles d'Orateur [2].

Ce « petit » livre condense des planches de réception d'impétrants à différents grades de la franc-maçonnerie, ainsi que d'anniversaires, d'hommages funèbres et de banquets d'ordre. Son auteur se veut, dès l'abord, plutôt donner *« l'insigne marque de leur respect (aux*

2 Éditions Maçonniques, Montélimar, 2009, 180 pp., 19 €.



Frères) et d'une fraternité réaffirmée, que de s'efforcer, comme Orateur, d'en construire une digne rhétorique » (p. 7). Nous puisons, dans cet ouvrage, nombre de pensées que nous pouvons faire nôtres et qui nous enrichissent le c?ur et l'esprit. C'est une source indéniable d'inspiration qui peut être adaptée dans nos Loges, selon nos rituels propres, selon nos sensibilités, selon notre quête spécifique.
Ces planches insistent toutes sur la vraie fraternité, les valeurs philosophiques, la liberté intérieure, l'importance de l'initiatique, le devoir et la responsabilité envers les autres et envers soi-même, le respect, la noblesse d'être, la droiture, la franchise, la fidélité à la parole donnée, la dignité, la maîtrise de soi, le travail, la persévérance, le courage, l'exigence et la justesse, la patience, la simplicité, le voyage et le chemin, l'équilibre, la sagesse enfin.
Le texte est émaillé de citations judicieuses et pertinentes, telle celle d'Audiard : « *Heureux soient les fêlés car ils laisseront passer la lumière* », ou celle de William Faulkner : « *Le suprême degré de la sagesse est d'avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue pendant qu'on les poursuit.* »
Le style des accueils des Frères ayant atteint 40 ou 60 ans de maçonnerie est léger, solide, empli de déférence et d'amitié, au regard du chemin parcouru. C'est un ton à suivre, à perpétuer, qui transmet tout ensemble un discours valable pour tous, et une parole spécifique destinée à celui auquel le discours s'adresse, ceci grâce à une personnification affective, complice et admirative, mais qui ne sombre jamais dans le sentimentalisme, encore moins dans la sensiblerie. Toujours avec le c?ur mais aussi avec l'intelligence de l'esprit. On y lit beaucoup d'élégance et de grandeur, beaucoup de pudeur et de tendresse, en particulier dans les éloges funèbres, qui mettent en exergue ce que chacun avait de meilleur en lui.
L'écriture est belle, riche, calme, sobre, essentielle, et elle est le support qui peut nous servir de modèle, en mettant en évidence l'interdépendance des membres, non seulement d'une Loge, mais d'une Obédience, de la franc-maçonnerie en général, et finalement de tous les êtres humains. Une magnifique leçon d'humanisme, de sensibilité et de délicatesse, sans jamais oublier la rigueur, la fermeté et la rectitude du propos. Un message d'espérance et de foi en notre idéal maçonnique et dans notre quête de sens.
Il s'agit ici d'un recueil d'une grande richesse, que toute Loge – quelle qu'elle soit – devrait se procurer, non pour devenir paresseux et se

contenter de plagier les propos, mais pour y trouver une source d'inspiration, un référent qui incite à un discours de bienvenue authentique, circonstancié, symbolique et spirituel, loin de la langue de bois maçonnique et des discours à l'emporte pièce. Une mine de références et de sollicitations intellectuelles pour le meilleur accueil possible des nouveaux impétrants.

Carl Johan Calleman : Cosmologie maya et théorie quantique [3].

Carl Johan Calleman est un biologiste très connu, le scientifique le plus renommé concernant la connaissance du calendrier maya. Il a, de plus, une solide formation en cosmologie. Cet ouvrage est le dernier d'une trilogie dont les deux premiers tomes n'ont pas été malheureusement traduits en français :

- **Solving the Greatest Mystery of Our Time : The Mayan Calendar** (Garev Publishing, Londres, 2002).
- **The Mayan Calendar and the Transformation of Consciousness** (Bear and Company, Rochester, Vermont, 2004).

Le propos avancé est qu'un dessein – celui de générer la vie - anime l'Univers, et que l'Arbre de Vie des Anciens est en corrélation avec l'Axe central de l'Univers découvert récemment, et autour duquel il tourne depuis sa naissance. Il pourrait être « *l'organisateur fondamental de l'espace et du temps de notre univers* » (p. 26).

Après le « Big Bang », l'univers est passé, dès l'origine, de l'homogénéité à l'hétérogénéité ordonnée, mais que la physique moderne considère comme aléatoire, ce qui est lacunaire, voire absurde, car il y a forcément une finalité et un sens : « *L'univers a toujours contenu une structure potentiellement organisatrice* » (p. 24). Donc, l'univers serait né d'une intelligence créatrice. La théorie de la relativité d'Einstein est, du coup, remise en cause, ainsi que celle de l'aléatoire, puisqu'il apparaît que l'univers était structuré dès sa naissance.

L'Axe central est ainsi l'équivalent de l'Arbre de Vie juif, de l'Arbre du Monde islandais, viking, hindou, maori ou maya, dont est issue toute l'évolution, le Un, le Donneur Unique, le Créateur de toute vie. Chez les Mayas, cet Arbre de Vie a tout créé mais il fut activé par un Dieu Unique : le big bang émane donc de cet Arbre de Vie. Et l'univers est cohérent du macrocosme au microcosme. La vie n'est pas un simple sous-produit,

[3] *Paris, Éditions Alphée, 2010, 523 pp., 24,90 €.*



mais ses différents niveaux d'organisation, quoique disposant d'une certaine autonomie, sont en résonance mutuelle et s'interpénètrent.
Après avoir expliqué que l'univers n'est pas homogène, l'auteur s'attaque à l'organisation du temps par l'Arbre de Vie cosmique, en s'appuyant sur les calendriers mayas.
Que les quatre forces de base – énergie, matière, espace tridimensionnel et temps – soient apparues au commencement du big bang, en ajustement parfait, tendrait à prouver que l'univers a bien une Intelligence et un But, et qu'il n'est pas l'effet du hasard. Du coup, si les impulsions créatrices proviennent de l'Arbre de Vie, d'autres planètes doivent également abriter la vie dans de multiples galaxies, en synchronie avec notre propre processus terrestre.
Les Mayas semblent le seul peuple à en avoir été convaincu puisque leur calendrier est fondé, non sur le temps « Chronos » continu, quantitativement mesurable, mais sur le temps « Kairos », évolutionnaire, quantifiable, émanant de l'Arbre de Vie. L'apparition de la vie et celle d'un milieu favorable à celle-ci sont synchrones, et l'on constate une totale équivalence entre la double hélice d'ADN et l'Arbre de Vie représenté dans le *Codex Selden* qui donne naissance à l'être humain dans un mouvement de vrille.
Le calendrier sacré de 260 jours maya a été préservé malgré la conquête espagnole et le génocide social et culturel, et ce depuis plus de cinq siècles. Il est constitué d'une structure pyramidale des neuf Inframondes (que l'on retrouve dans les constructions de pierre), chacun régi par un dieu du temps, et développant treize Ciels (soit 117 Ciels en tout) qui sont des forces cosmiques régissant des périodes temporelles spécifiques. Le calendrier agricole était de 365 jours tandis que le prophétique était de 360 jours. Le temps s'accélère jusqu'à la fin du calendrier maya, le 28 octobre 2011, ainsi que l'évolution.
La comparaison des Inframondes du calendrier maya avec ce que l'on connaît de l'évolution de l'humanité est totalement compatible. C'est une contradiction avec le darwinisme, théorie restreinte, voire erronée (qui a conduit, avec Frances Galton, à l'eugénisme nazi), car l'évolution ne se fait pas lentement, par simples adaptabilités successives, mais par bonds quantiques, selon un rythme particulier, et vers toujours davantage de complexité. En effet, « *Partout où elle peut voir le jour dans le cosmos, la vie est le résultat d'un plan temporel déterminé opérant à plusieurs niveaux différents d'organisation qui sont tous synchronisés* » (p. 316). L'auteur fait une étude très pous-

sée, précise, concise, en biologie cellulaire – son domaine de formation – pour démontrer son interdépendance avec l'Arbre de Vie et la correspondance entre les centrioles et l'Arbre de Vie cellulaire. Cet Arbre est également à l'origine des nombres, et l'intelligence et les concepts mathématiques n'existent que parce que nous sommes créés à son image, dans la même polarité, la même dualité, qui a permis l'évolution. « *…L'Arbre de Vie est l'origine même de la divine proportion dans la nature, et à travers le centriole, cette relation est révélée aux êtres humains pour la première fois. Nous pouvons aussi présumer que c'est l'origine du Nombre d'or dans la géométrie de l'Arbre de Vie cosmique, source de notre existence, qui fait que les êtres humains perçoivent le Nombre d'or à la fois comme divin et agréable. Ainsi, le Nombre d'or est une géométrie qui est à la fois à la source de la création et à la racine de notre être* » (p. 415).
Ce livre scientifique, de lecture aisée et didactique, démontre que la science et l'esprit, la « spiritualité » peuvent être réunifiés. Les mots « savants » usuels sont expliqués dans un index en fin d'ouvrage, les chapitres se succèdent dans un ordre logique, élargissant progressivement l'esprit du lecteur. De nombreux tableaux, graphiques et illustrations rendent le propos encore plus pédagogique.
On pourrait conclure cette recension sur les propos mêmes de l'auteur : « *… l'intelligence divine se manifeste en tant qu'Arbre de Vie cosmique dans le but de créer un univers* » (p. 450).

Traité des trois imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet.
L'esprit de Spinoza [4].

Un titre iconoclaste, direz-vous ? Eh bien oui ! Et quand on sait que cet ouvrage date d'avant sa publication en 1712, on ne peut qu'être heureusement étonnés de la liberté de pensée qui régnait à l'époque et qui n'est pas forcément la nôtre quand il s'agit de questions religieuses. Rappelons que le Siècle des Lumières est là et, avec lui, la montée en puissance de la Maçonnerie dite « spéculative ».
Bien sûr que nous retrouvons l'esprit de Spinoza et de ces Pays-Bas qui ont toujours été un modèle de tolérance en Europe, mais ce texte fut sans doute écrit par plusieurs mains que Vraesen rassembla en une seule. Le propos est que toutes les religions véhiculent grosso modo les

[4] *Paris, Max Milo, 2008, 188 pp.*



mêmes mythes et la même morale, toutes étant associées à la politique, au pouvoir et à l'argent. L'auteur fustige l'ignorance, les préjugés, les idées à l'emporte pièce, les manipulations et les mensonges, les contradictions, les faux raisonnements, les croyances aveugles, les superstitions, les faux prophètes, le nombrilisme de l'homme dans l'univers, l'anthropomorphisme du divin (l'idée que Dieu peut être redoutable ou miséricordieux, par exemple).
Les Églises ne sont que la création d'hommes tandis que la « loi naturelle » est celle de Dieu ; malheureusement, c'est elle que les hommes méprisent pour se forger de faux dieux : « *… chacun croit les choses être telles qu'il se les figure* » (p. 46). L'auteur dénonce l'imagination de ceux qui créent des puissances invisibles, point de départ d'adorations, de sacrifices et d'ordres sacerdotaux fondés sur la ruse, l'ambition, le mensonge, l'imposture, la crédulité des « fidèles », et surtout le pouvoir qui joue sur l'espérance et la crainte. Ainsi explique-t-il les « miracles » comme de l'autosuggestion ; cela peut être en effet le cas mais pas toujours !
Ce livre peut heurter nos convictions mais, précisément, il nous permet de nous rapprocher de l'essentiel. Le propos est outré, certes, et nous nous devons de le lire calmement car il peut choquer nos consciences et notre foi, mais il remet en question notre aveuglement et nous permet, au contraire, d'élargir notre vision du divin. Bien souvent des hommes se sont levés pour s'affirmer envoyés de Dieu, Moïse, en particulier, qu'il traite d'habile législateur, ou Jésus dont il nie la divinité.
Toutes les religions se proclament la seule vraie et utilisent à peu près les mêmes méthodes, les mêmes mythes (quelqu'un a dit : « *Le mythe est un mensonge qui contient un sens* »), les mêmes représentations, la même cruauté sous-jacente, la même violence, la même mainmise, plus ou moins méprisante, par un clergé sur le peuple. (Bien avant Marx, il dit que la religion est la « drogue » du peuple.
Cependant, l'auteur prend malheureusement les mythes de façon littérale et ne comprend pas que les héros sont des prototypes, des principes. Sa critique – en particulier du personnage Jésus – est partielle, voire partiale, dénuée de toute dimension symbolique ou spirituelle. Et l'auteur, du coup, tombe dans ce qu'il dénonce : le parti pris, l'obscurantisme et une vision étroite, restrictive, du fait religieux. L'ironie et le sarcasme affadissent la démonstration mais, en choquant, l'auteur nous oblige à mieux réfléchir et à ne pas prendre

nos acquis pour des vérités immuables. Ce qui peut nous sembler provocateur nous permet de remettre en question ce qui nous apparaissait comme des évidences, parce que les conditionnements nous en avaient persuadés. Ayons l'audace de lire ce texte objectivement et nous ne pourrons qu'avancer dans la voie de la Vérité, même si cela nous dérange. La quête spirituelle se situe bien au-delà du religieux, même si celui-ci peut en être le reflet, tout au moins dans son essence. Si nous sommes vraiment honnêtes, nous apprécierons les vérités assénées ici sans ménagement.

Joseph TSANG MANG KIN : Les héritiers de la franc-maçonnerie égyptienne de Memphis-Misraïm, *préface de Jacques Cousin.*

Joseph Tsang Mang Kin est un Initié mauricien, d'origine chinoise, détenteur d'une patente que lui a transmise Robert Ambelain, qui est parvenu à réunir les îles de l'Océan Indien en une seule Obédience consacrée au rite de Memphis-Misraïm.
Vous direz : encore un livre sur ce Rite ? Certes, mais quel ouvrage ! Pas de concessions, pas de langue de bois, pas de faux semblants, mais un regard rendu sans doute plus objectif par l'éloignement de notre vieille Europe et de ses querelles maçonniques intestines ; et surtout, l'insistance que l'Ordre n'est pas la seule propriété de la France mais qu'il est international. L'auteur n'hésite pas, dès l'avant-propos, à affirmer la nécessité de changer les Grandes Constitutions et les Règlements Généraux, et de n'avoir que des Souverains Sanctuaires Nationaux.
L'initiation est une pratique qui remonte à la nuit des temps et qui se transmet secrètement depuis des siècles, voire des millénaires, pour parvenir jusqu'à nous, sous la forme de la franc-maçonnerie ésotérique, via l'Écosse au 16e siècle et l'Angleterre au 17e siècle, avant la création « officielle » en 1717 où la coupure est faite avec la vraie Tradition, jusqu'à ce que le Chevalier Ramsay, au 18e siècle, rappelle d'où nous sommes issus. L'historique est extrêmement précis, détaillé, documenté, tout en restant sobre. Heurs et malheurs du rite sont décrits à travers son histoire complexe dans les différents pays qui l'adoptent. Nous considérons tour à tour, la maçonnerie britannique et colonisatrice, l'arrivée en France des rites égyptiens, le rôle fondamental de Marconis de Nègre, les relations de Memphis ET de Misraïm avec le Grand Orient de France, le Manifeste de John Yarker…



Puis nous suivons le Rite en Italie avec Garibaldi, en Égypte, en Angleterre, en France, en particulier avec Robert Ambelain qui va « rebâtir le Temple ». Enfin, plus près de nous, l'historien évoque Gérard Kloppel, Cheickna Sylla, et toutes les turbulences que nombre d'entre nous ont connues.
Mais Joseph Tsang Mang Kin ne s'en tient pas là : il pose les questions fondamentales sur les aspects négatifs et positifs du Rite. Il le fait avec une grande honnêteté, mais avec beaucoup d'amour : le souci de rigueur et de compassion vis-à-vis du Rite est palpable et donne à cet ouvrage - que l'on pourrait considérer comme une esquisse (190 pages seulement) - une importance capitale pour la compréhension de ce Rite de Memphis-Misraïm critiqué par beaucoup et convoité par beaucoup, souvent les mêmes d'ailleurs !
Un livre à ne pas manquer car il est d'une grande richesse et d'une grande clarté, très précis et s'efforçant d'être exhaustif – ce qui n'est pas une mince affaire avec ce Rite ! – Il n'est pas fréquent, dans ce type de travail, où l'on se perd souvent dans des ratiocinations incompréhensibles, de réunir autant d'informations qui ne peuvent être sujettes à caution. Ici, tout est donné à lire avec simplicité et authenticité. Un bonheur !

Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Le 18e siècle a été particulièrement riche en « Lumières » qui ont forgé nos esprits. Une place à part doit être allouée à Goethe qui domine le philosophie européenne en ce qu'elle a de plus profonde. Franc-maçon affilié à la « Stricte Observance Templière » du baron de Hund, il consacra son existence à la recherche du mystère divin à travers les manifestations de la nature et l'observation des symboles. Toute son œuvre suit un chemin initiatique qui le mènera jusqu'au docteur Faust, après avoir erré toute sa vie longue de quatre-vingt deux ans dans les sentiers de l'invisible. En 1795, il écrivit un conte ***Le Serpent vert*** qui vient de faire l'objet d'une nouvelle édition avec une traduction, une présentation et des commentaires de **Jean-Patrick Dubrun** [5].
Mais, qu'est-ce au juste que ce conte qui, selon Goethe lui-même, « *n'est ni un roman à clef, ni une charade, ni une collection d'allé-*

[5] *Goethe, le Serpent vert, éditions MdV, septembre 2010, 192 pages, 12 €.*

gories, mais un récit comportant une pluralité de sens et de niveaux d'interprétation » (page 19) ? Tous les personnages de ce conte sont porteurs de charges symboliques qui ne sont pas sans rapport avec l'alchimie, la magie et les traditions initiatiques. Dans ses intéressants commentaires, Jean-Patrick Dubrun met l'accent sur « *les deux thèmes qui structurent le conte et lui donnent son rythme particulier : la symbolique du passage et celle du temps* » (page 165). En vérité, ce conte est un trésor symbolique. « *Ce conte, en son entier, peut être vu comme décrivant un parcours initiatique, concrétisé, in fine, par l'émergence d'un monde nouveau, où la paix et l'harmonie règnent sans partage* ». Toute démarche initiatique n'est-elle pas en vérité la recherche d'un monde nouveau, parfait, dépouillé des scories qui le défigurent aux yeux des sages. Utopie, certes, mais nous savons que rien n'est plus raisonnable que l'utopie… ?

En environ trois siècles d'existence, la franc-maçonnerie a été la cible de multiples haines fomentées essentiellement par l'ignorance et l'incompréhension des milieux dits « bien-pensants ». Aucune trêve dans les assauts que l'Ordre a subis successivement. Or, si l'on veut analyser les fondements de cette haine, il faut lire la magistrale étude que *Michel Jarrige* vient de lui consacrer sous le titre de ***« L'Église et la Franc-Maçonnerie »*** [6]. C'est un livre important qui dresse sans complaisance mais en toute honnêteté l'inventaire des attaques successives auxquelles l'église de Rome s'est livrée, sous forme d'anathèmes, de mensonges, de ragots, à l'encontre de l'Ordre des francs-maçons, particulièrement en France. Soupçonnés de comploter contre l'ordre établi, les francs-maçons ont été traités comme des parias et frappés d'excommunication, ce qui, au XVIIIe siècle encore, était lourd de conséquences. La *maçonnophobie* plonge ses racines dans les milieux catholiques les plus réactionnaires ; les *maçonnophobes* se reproduisent à l'envi, et même si les formes d'expression et de combat diffèrent d'une époque à l'autre dans un souci d'adaptation aux modes et aux événements, ils demeurent toujours aussi virulents. Encouragés par moult bulles papales qui condamnaient sans appel la maçonnerie, les conservateurs politiques n'eurent jamais de mots assez durs pour salir la réputation des frères.

Au centre des violentes critiques décochées à l'endroit de la franc-maçonnerie, se trouve ce fameux secret qui en intrigua plus d'un et qui

---

[6] *L'Église et la Franc-Maçonnerie, éditions Jean-Cyrille Godefroy, août 2010, 300 pages, 24 €.*



fit placer l'Ordre au nombre des sectes et sociétés secrètes qui, en tous temps, se répandirent dans les états et ce dans des buts inavouables.
On se demande comment des personnalités instruites, intelligentes, averties, ont pu se laisser entraîner dans cette lutte absurde. Aveuglées par un fanatisme religieux, ces personnalités rejetaient en vrac les juifs, les protestants et les maçons et ils avaient l'assentiment, voire la *bénédiction*, des plus hautes autorités de l'Église.
Il est vrai que les prises de position des francs-maçons en faveur des politiques libérales, de la libre pensée, des grands principes républicains, de l'affranchissement des peuples asservis, des Droits de l'Homme, du progrès social, étaient de nature à indisposer les tenants du conservatisme politique et les adversaires de la République qu'entre eux ils appelaient « la gueuse ».
Toutes ces accusations étaient empreintes de mauvaise foi car les historiens sérieux savent que la franc-maçonnerie n'a jamais comploté contre l'état, que les frères sont des citoyens paisibles et des patriotes convaincus. Mais, la calomnie fait toujours son bonhomme de chemin surtout quand elle est appuyée par un grand nombre de publications dont Michel Jarrige donne une nomenclature exhaustive et édifiante.
Ces odieuses campagnes se multiplièrent en France entre les deux guerres mondiales quand les cagoulards, les maurassiens, les antirépublicains de toute basse extraction, prirent la relève des ligues confessionnelles. C'est dans ce contexte qu'apparut le terme de « judéo-maçonnerie », ce qui permit de dénoncer en un seul jet de haine le *complot* judaïque et le *complot* maçonnique. On sait que ces organisations antirépublicaines se retrouvèrent à Vichy et ne furent pas étrangères à la persécution dont les francs-maçons firent l'objet. Leurs adversaires s'en donnèrent à cœur joie dès lors que le maréchal Pétain, ultra-catholique, avait dissous la franc-maçonnerie.
Il me paraît souhaitable que le plus grand nombre de maçons et de non-maçons aient ce livre entre leurs mains, les premiers pour prendre conscience de l'histoire difficile de l'Ordre et du courage de leurs Anciens qui ont eu à essuyer les *tirs* croisés d'une foule d'adversaires, les seconds pour avoir enfin une perspective juste et sans préjugés de cet Ordre qui fit couler tant de fiel et dont le dessein n'a jamais été autre que le progrès et le bonheur de l'humanité. Les francs-maçons n'ont pas à rougir de leur appartenance ; bien au contraire, ils doivent être pleinement conscients de leur privilège.

Plus spécialisé et destiné à des historiens et des maçons chevronnés (je dirais des maçonnologues, si ce mot n'était pas si laid), est l'essai de **Jean-Marc Vivenza : *Les élus coëns et le Régime Écossais Rectifié*** [8]. Cet important ouvrage poursuit le but de montrer l'influence que la doctrine de Martinès de Pasqually a exercé sur Jean-Baptiste Willermoz, créateur du Régime Écossais Rectifié. L'auteur met l'accent sur un point important : la christianisation par Willermoz de la doctrine de la Réintégration développée par Martinès. C'est bien en cela que réside tout à la fois un malentendu qui ne s'est jamais complètement effacé et la clé de la maçonnerie willermozienne, maçonnerie qui tire son originalité de sa nature éminemment chrétienne.
L'auteur nous précise bien que ce rite maçonnique est à la fois « *dépositaire du trésor spirituel des élus coëns mais également libéré de ses méthodes en raison de son insistance sur ce que signifie, comme radical bouleversement, le passage de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance* ». Les méthodes auxquelles il est fait allusion dans ce texte se rapportent aux opérations théurgiques des élus coëns, opérations absentes des rituels maçonniques de Willermoz.

Christian Jacq est connu pour ses nombreux ouvrages sur l'Égypte et il vient de publier ***La légende d'Isis et d'Osiris ou la victoire de l'Amour sur la mort*** [8]. Cette belle légende est connue et pleine d'enseignements quant au rôle de l'épouse qui ressuscite son époux assassiné. Avec son incontestable talent de romancier, Christian Jacq fait revivre ces deux personnages légendaires au cours des divers avatars de leur saga. En introduction à son propos, il rappelle que le mythe osirien enferme un enseignement initiatique qui constitue « *le mythe central de la pensée égyptienne qui traversa les millénaires et demeura la référence majeure de l'initiation aux mystères divins* ».
« *Le mythe osirien nous apprend que la lumière peut être victorieuse de la mort. […] En assemblant le corps noble d'Osiris, les initiés édifient un être de lumière. Ils triomphent rituellement des ténèbres et du trépas.* » Cette allégorie de la mort et de la résurrection (seconde naissance ou Renaissance) inspire et parcourt tous les chemins initiatiques ; ils sont encore bien vivants de nos jours.

---

[7] *Les élus coëns et le Régime Écossais, Le Mercure Dauphinois, septembre 2010, 366 pages, 21,50 €.*
[8] *La légende d'Isis et d'Osiris, MdV éditeur,septembre 2010, 96 pages, 11 €.*

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2011

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2011)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2011

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code postal .... Commune ....
Adresse Internet ....
(indispensable pour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)

Date__/__/__ Signature____________________

Tarifs 2011

France, pli fermé .... 35 euros
France, pli ouvert .... 30 euros
U. E. - DOM TOM .... 40 euros
Étranger (par avion) .... 45 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN .... à partir de 45 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.